

**Zone poétique et
Philosophique :
Essai, dialogues**

**théâtraux
fable
et
poésies**

www.nagapanik.fr

Repenser la reconstruction

Reconstruire le monde exige une transformation radicale de nos valeurs et de nos pratiques, en redonnant de la profondeur aux domaines de l'amour, du travail, de la solidarité et de la sexualité. Nous devons réinventer le numérique et l'IA au service de l'humanité, en les orientant vers l'émancipation, le respect et l'inclusion. Il est temps de reconstruire un monde solidaire, respectueux de la dignité humaine et des droits de chacun. Cette transformation passe par un retour au sens, à l'authenticité et à la créativité collective.

Note d'intention

Dans un monde en crise, la reconstruction ne peut se réduire à un simple retour à l'état antérieur. Il ne s'agit pas seulement de réparer, mais de réinventer de recréer un commun où nos liens sociaux, nos institutions et nos imaginaires sont repensés en profondeur.

Cette transformation ne peut être individuelle ; elle doit être collective, partagée. Nous vivons l'effondrement d'un modèle marqué par l'individualisme et la rupture avec le vivant. Dès lors, reconstruire implique de redonner une place centrale à la solidarité, à l'éthique du commun et à une harmonie retrouvée entre l'humain et son environnement.

Au cœur de cette refondation, il y a le « poème initial » une force première qui nous relie les uns aux autres, à la nature et au cosmos. Redonner sa place à l'imaginaire, à l'art et au rêve est essentiel : c'est par eux que de nouveaux mondes deviennent possibles.

La reconstruction du monde ne sera pas un simple rafistolage du présent, mais un élan créatif vers l'inconnu, une refonte radicale de notre façon de vivre et de penser, où le collectif prime sur l'individuel et où chaque génération participe à écrire une nouvelle histoire, solidaire et durable.

Ce qui va suivre résume, met en lumière, définit la pensée de Stéphane François que nous avons la chance de côtoyer, de suivre lors de ses ateliers et autres marches et cafés philosophiques. Ici se trouve sa parole et la mise en texte de son message. Au travers d'un essai, de dialogues théâtraux, d'une fable et d'écrits poétiques...

Alors reconstruisons ensemble.

L'équipe de NAGA





Essai

De la Reconstruction du Monde

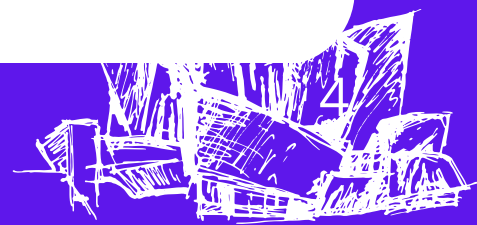
Dans un monde marqué par des crises successives – sociales, écologiques, économiques et humaines – nous sommes aujourd’hui confrontés à un défi de taille : celui de reconstruire. Mais cette reconstruction ne peut se limiter à la résilience individuelle, souvent réduite à un retour à un état antérieur, comme si nous pouvions réparer les fissures sans jamais questionner les fondements mêmes de la structure. Ce besoin de reconstruction dépasse largement l’idée de simple réparation. Il implique une réinvention totale, une récréation du monde, non seulement à l’échelle individuelle, mais aussi collective. Il s’agit de reconstruire le commun, de rétablir le tissu qui nous lie les uns aux autres, de redonner sens à nos relations, à nos institutions, à nos imaginaires.

Car ce qui est en jeu aujourd’hui, ce n’est pas seulement la résilience face à l’adversité, mais une transformation profonde de notre manière de penser et d’agir. Il ne suffit pas de panser les plaies et de continuer comme si de rien n’était. Il faut prendre conscience que l’édifice sur lequel nous avons bâti nos sociétés, nos modes de vie, s’est effondré en plusieurs endroits. Et cet effondrement est peut-être le symptôme d’un mal plus profond : celui de l’individualisme, de l’érosion du sens collectif, de la déconnexion de nos actions avec leurs conséquences sur l’ensemble du vivant.

Repenser le monde, c’est se reconnecter à ce que l’on pourrait appeler le « poème initial », ce principe d’unité, de lien et de beauté qui animait les premières conceptions de la communauté humaine. Le poème initial est cette force première qui nous permet de rêver ensemble, d’imaginer un monde où nos vies sont non seulement cohérentes entre elles, mais aussi profondément en harmonie avec la nature et le cosmos. C’est un retour à une conception de l’humanité où l’homme n’est pas séparé de son environnement, mais en dialogue constant avec celui-ci.

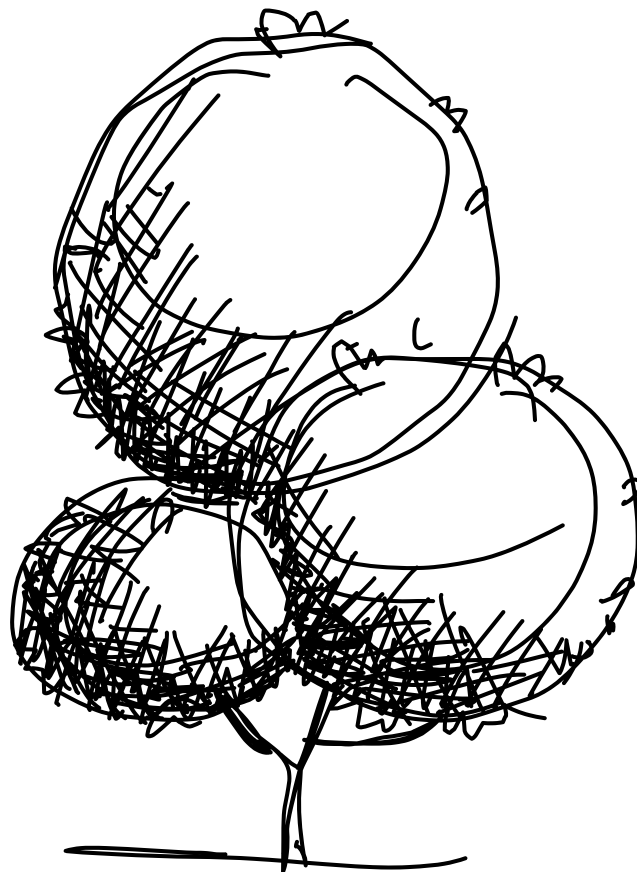
Cette reconstruction n’est pas une tâche qui peut être accomplie par une seule personne, un seul groupe, ou même une seule génération. Elle doit être collective, partagée. Le « Commun » doit retrouver sa place dans nos sociétés, réinventer un espace où chacun peut se sentir responsable du tout. L’important n’est pas seulement de guérir les blessures de l’histoire, mais de redéfinir l’histoire elle-même, de redonner une place à l’éthique du commun. Qu’il s’agisse des institutions politiques, économiques ou culturelles, il s’agit de créer des lieux où l’intérêt collectif prime sur les intérêts individuels, où les aspirations de l’ensemble de la société prennent le pas sur les préoccupations particulières.

Mais reconstruire le monde, c’est aussi reconcevoir les relations entre l’homme et la nature, entre l’humain et l’autre. Cela exige de revoir nos façons de



consommer, de produire, d'interagir avec l'environnement, mais également de redéfinir notre rapport à l'autre, à l'invisible, au transcendant. Cela suppose aussi de redonner à la poésie, au rêve, à l'imaginaire, une place centrale dans nos vies. Nous avons perdu la capacité de nous projeter, d'imaginer des mondes possibles au-delà de ceux que nous connaissons déjà. Le poème initial, qui se déploie dans l'esprit et dans les arts, est celui qui contient la potentialité de ces mondes nouveaux, celui qui nous invite à vivre autrement, à donner forme à ce qui ne tient pas encore, à ce qui n'est pas encore advenu.

C'est dans cet espace que réside la véritable reconstruction : non pas un retour au passé, mais un saut créatif vers l'avenir, vers l'inconnu, vers l'imaginaire collectif qui peut refonder le monde sur des bases solidaires et durabl



Amour


L'amour, tout comme la société, a été profondément mis à mal par les crises multiples que nous avons traversées. Il a souvent été défiguré par des attentes démesurées, des idéaux réducteurs, et des rapports de pouvoir. Le véritable amour, celui qui nous lie aux autres dans un élan de compréhension et de partage, a été étouffé par les impératifs sociaux, économiques, et parfois même par nos propres blessures et peurs. Cependant, c'est précisément à travers cette sphère, cette émotion primordiale, que nous pouvons envisager une véritable reconstruction du monde, non seulement symboliquement, mais aussi concrètement.

L'amour, loin d'être une simple réponse à un besoin affectif, est une force qui, lorsqu'elle est vécue pleinement, peut réorganiser les relations humaines et restaurer le lien social. Il nous invite à nous voir non comme des individus isolés, mais comme des êtres en relation constante. C'est un principe fondamental de transformation collective : comprendre que l'autre, tout comme soi-même, mérite d'être vu, entendu, respecté. L'amour véritable est un acte de reconnaissance, une ouverture à l'autre dans sa singularité, une manière de se connecter profondément sans chercher à se posséder, mais en cherchant à construire ensemble, à partager une humanité commune.

La reconstruction de l'amour passe par un retour à cette forme d'amour originel, celui qui ne se réduit pas à une relation sentimentale entre deux individus, mais qui s'élargit à l'ensemble de la communauté, qui touche la manière dont nous vivons ensemble sur cette planète. Il s'agit de remettre l'amour au cœur de nos relations, mais aussi dans nos interactions avec la nature, avec le monde qui nous entoure. L'amour dans sa forme la plus pure est celui qui relie toutes choses, celui qui nous pousse à respecter l'autre, à ne pas abuser de sa fragilité, à l'élever plutôt qu'à le diminuer. Dans cet amour-là, l'égoïsme n'a plus sa place, car la véritable liberté se trouve dans la capacité à s'abandonner à l'autre, à accepter l'imperfection, à nourrir des liens qui se construisent dans la confiance, le respect, et la tendresse.

Le monde tel qu'il est aujourd'hui a trop souvent transformé l'amour en une quête de possession, de conquête ou de gratification personnelle. L'amour dans ce cadre-là devient une marchandise, une transaction, une manière de combler un vide personnel. Mais l'amour véritable n'est ni marchand, ni intéressé. Il est généreux, dénué de calculs, et fonde un rapport authentique entre les êtres. Il ne cherche pas à s'approprier, mais à partager, à grandir ensemble dans une relation mutuellement nourrissante.





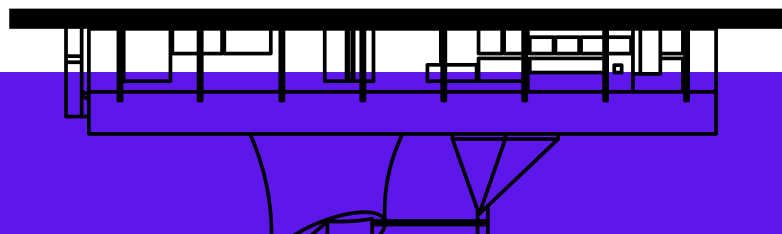
Pour reconstruire le monde à travers l'amour, il est crucial de nous détacher de ces idéaux de l'amour sacrificiel ou possessif, qui nous poussent à l'isolement ou à la soumission. Il faut, au contraire, cultiver un amour qui soit libérateur, qui ne soit pas un fardeau, mais une force qui permet à chacun de s'épanouir pleinement. L'amour véritable est une révolution silencieuse. Il crée un espace où l'on se reconnaît dans l'autre, où l'on se comprend sans juger, où l'on se soutient sans condition. Et dans ce mouvement d'amour renouvelé, il devient possible de réinventer la communauté, de redonner à l'humain sa place dans un monde en harmonie avec lui-même et avec le reste du vivant.

Cela implique également un retour à un amour de soi-même, non pas un amour égocentrique, mais un amour respectueux de notre propre humanité, de nos limites, de nos imperfections. L'amour de soi n'est pas la vanité ou la quête de perfection, mais la reconnaissance de notre valeur intrinsèque, du simple fait d'être vivant, du fait de participer à cette grande aventure qu'est l'existence. Quand nous apprenons à nous aimer véritablement, nous nous autorisons à aimer les autres avec la même bienveillance, à les accepter tels qu'ils sont, à les soutenir dans leurs luttes, leurs difficultés, leurs failles.

Enfin, la reconstruction de l'amour passe par une transformation de notre vision des relations. Nous devons passer de l'idée d'une relation verticale, où l'un domine l'autre, à une relation horizontale, où chacun est respecté dans son individualité et sa liberté. L'amour doit être compris comme une alliance, un partenariat, une complicité dans laquelle il n'y a pas de dominants ni de dominés, mais un équilibre fragile et précieux, une danse à deux (ou à plusieurs), où la confiance et le soutien mutuel se construisent dans l'échange et le partage.

Dans ce monde en ruine, l'amour est sans doute la clef de la reconstruction, et pas seulement de la résilience individuelle. Il est le fondement sur lequel nous pouvons bâtir une société nouvelle, plus juste, plus égalitaire, où les relations humaines ne sont pas dictées par des rapports de pouvoir, mais par un profond respect et une sincère solidarité. À travers l'amour, nous pouvons retrouver la force de créer ensemble un monde non pas idéalisé, mais réimaginé, où chacun a sa place, où l'altérité est célébrée, et où la beauté des liens humains se substitue aux logiques de destruction et de division.

Cela nécessite un travail collectif et individuel, une remise en question de nos valeurs, de nos priorités, de nos comportements. Mais en recommençant à aimer autrement, non seulement les autres, mais aussi le monde, la nature, et nous-mêmes, nous pourrions, peut-être, restaurer ce qu'il y a de plus sacré en nous : la capacité à vivre ensemble dans un monde de beauté, de respect et d'harmonie






Travail

Le travail, comme l'amour, est un domaine fondamental de notre existence, un lieu où se rencontrent nos aspirations personnelles et les exigences collectives, où nos actions se déploient dans un cadre social, économique et culturel. Cependant, à l'ère moderne, le travail, loin d'être un moyen d'épanouissement et de contribution commune, est souvent devenu une machine implacable, un espace de compétition, d'exploitation, et de fragmentation. Ce monde du travail, qui devrait pourtant être un lieu de création, d'échange et de transformation, est aujourd'hui marqué par des logiques capitalistes qui en font une simple marchandise, réduisant l'être humain à son efficacité, à sa productivité. Loin de la vision utopique où le travail serait une activité d'élévation personnelle et collective, nous en sommes venus à vivre dans un système où la valeur d'une vie humaine se mesure à son utilité économique.

Repenser le travail, c'est le libérer de cette instrumentalisation, lui redonner son sens originel, celui d'une activité qui permet à l'homme de se réaliser tout en participant à l'édification d'un monde commun, où chacun, selon ses talents et ses compétences, trouve sa place dans un échange équitable. Mais cette reconstruction ne peut se contenter d'ajuster les mécanismes de production ou d'améliorer les conditions de travail. Il faut, plus profondément, interroger la structure même du travail, sa finalité et sa place dans nos vies.

Aujourd'hui, nous sommes nombreux à éprouver ce qu'on pourrait appeler le « mal de travail » : un épuisement, une déconnexion de soi-même et des autres, une perte de sens qui traverse de nombreux secteurs, qu'ils soient créatifs, industriels, ou intellectuels. Le travail, tel qu'il est organisé, devient une source de stress, de souffrance, de burn-out, de conflits internes et externes. Il nous enferme dans des rôles et des attentes qui nous déshumanisent. Pourtant, le travail pourrait, dans sa forme véritable, être une source de joie, de rencontre, d'apprentissage et de contribution. Il devrait être l'endroit où l'on se sent utile, où l'on trouve du sens, où l'on se développe et se lie aux autres dans un projet commun.

Pour reconstruire le monde du travail, il faut d'abord remettre en question les principes qui le gouvernent. Le travail ne doit pas être réduit à une simple activité économique, mais doit être vu comme une pratique de création. Repenser le travail, c'est réinventer sa finalité : il ne doit plus être une fin en soi, mais un moyen de nourrir l'épanouissement humain, d'approfondir nos relations avec les autres et avec la nature, de faire naître des formes de solidarité et de coopération. Il s'agit de sortir de cette logique d'exploitation qui conduit à la précarité et à la déshumanisation, pour construire un modèle où le travail est perçu comme un bien commun, une responsabilité partagée.

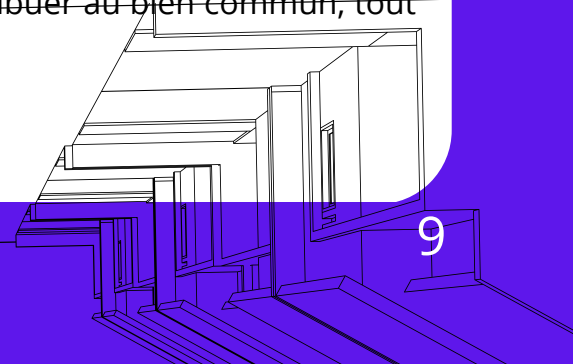


Cette transformation nécessite de redonner une place à la dignité du travailleur. Cela implique de rétablir la reconnaissance du travail sous toutes ses formes, non seulement le travail intellectuel ou le travail visible, mais aussi celui souvent invisible, celui des tâches quotidiennes qui soutiennent la vie en société : l'éducation, les soins, l'agriculture, l'artisanat. Tous ces métiers doivent être valorisés et respectés à leur juste hauteur. Ce n'est pas une question d'égalisation des salaires, mais de reconnaissance réelle de la valeur humaine et sociale de chaque activité. Le travail doit redevenir un moyen d'accomplissement personnel et collectif, un terrain où l'on peut apporter sa pierre à l'édifice commun.

L'un des grands défis de cette reconstruction du travail sera d'abandonner l'idée de la « compétition infinie », de la course à la performance, au profit de la « coopération créatrice ». Le travail collectif, l'intelligence collective, sont des notions qui doivent être réintroduites avec force dans le monde du travail. Il faut réapprendre à travailler ensemble, à faire face aux défis non pas seul, mais en réseau, en équipe, en synergie. Cela implique une véritable révolution des rapports de pouvoir dans les entreprises et les institutions, où l'individualisme et la hiérarchie ne régissent plus, mais où la coopération et la responsabilité partagée sont au cœur de l'organisation. Nous devons repenser les relations entre employeurs et employés, mais aussi entre collègues, dans une dynamique de soutien mutuel et de respect.

De même, la question du temps de travail mérite d'être posée. Pourquoi l'accumulation de temps passé au travail est-elle synonyme de valeur ? Pourquoi devons-nous passer une grande partie de notre existence à accomplir des tâches qui, loin de nous épanouir, nous usent ? Le travail doit être réorganisé pour permettre une meilleure articulation entre vie personnelle et professionnelle. Le travail ne doit plus être un lieu de sacrifice, mais un terrain de développement humain où l'individu peut se nourrir de ses créations tout en trouvant du temps pour se ressourcer, pour apprendre, pour s'adonner à d'autres formes d'activité. Cela suppose une redéfinition des horaires de travail, des modes de gestion, et surtout de la manière dont nous concevons l'équilibre entre les besoins économiques et les besoins humains.

Enfin, la question du sens du travail est primordiale. Un travail sans sens est un travail vide, un travail qui déshumanise. La reconstruction du monde passe par une recherche de sens, par l'aspiration à un travail qui ne se réduit pas à une fonction, mais qui participe activement à la création d'un monde meilleur, plus juste, plus solidaire. Chaque individu, dans la diversité de ses talents et de ses aspirations, devrait pouvoir trouver un travail qui lui permet de contribuer au bien commun, tout en s'accomplissant lui-même.



Dans cette reconstruction du travail, il est essentiel de mettre en lumière l'individu dans sa totalité, dans ses besoins, ses valeurs, ses projets. Repenser le travail, c'est redonner du sens à nos vies, à nos actions, à nos aspirations profondes. C'est faire en sorte que chaque geste accompli au sein de la société devienne un acte créateur, une contribution à l'épanouissement collectif et à la régénération de notre monde.

Le travail, redéfini dans cette perspective, devient un poème de l'action humaine. Il n'est plus une routine aliénante, mais un espace où l'on participe à l'œuvre collective de la reconstruction du monde, dans une relation harmonieuse avec soi-même, avec les autres et avec la nature. C'est ainsi que, à travers le travail, nous pouvons véritablement reconstruire un monde nouveau, un monde qui soit digne de l'humanité et respectueux du vivant.



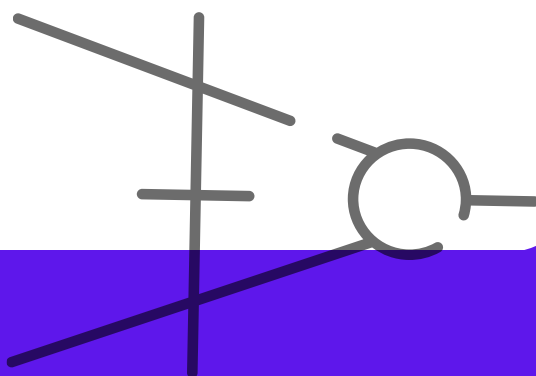
Précarité

Dans la reconstruction du monde, la question de la précarité et de la solidarité ne saurait être ignorée. La précarité, ce phénomène qui touche une large part de la population mondiale, est à la fois un symptôme d'une société défaillante et un défi majeur à relever. Cette précarité est avant tout sociale, mais elle est aussi économique, politique, culturelle et psychologique. Elle est la conséquence directe de la fracture croissante entre ceux qui ont accès à la sécurité, à la stabilité et aux ressources, et ceux qui se retrouvent laissés pour compte, vulnérables, constamment en lutte pour subsister.

La précarité, loin d'être un simple état passager ou une conséquence inévitable, est en réalité une manifestation d'un système qui ne protège plus ses membres les plus fragiles. Dans un monde où l'individualisme et la compétition sont érigés en valeurs cardinales, où l'on mesure la valeur d'une personne à sa productivité et à sa capacité à « réussir », les précaires sont systématiquement marginalisés. La précarité n'est plus seulement une question de pauvreté matérielle, mais une précarité de l'existence elle-même : de l'incertitude quant à l'avenir, de l'angoisse face à la perte de dignité, de la souffrance de ne pas être reconnu, de ne pas être vu pour ce que l'on est.

La véritable reconstruction du monde ne peut se faire sans une transformation radicale de notre approche face à la précarité. Cette transformation commence par un constat essentiel : la précarité n'est pas une fatalité. Elle est le produit d'un système économique et social profondément inégalitaire, un système où les logiques du profit prime sur celles de la justice et de l'équité. Il est donc impératif de remettre en question les structures qui perpétuent cette précarité, que ce soit par la précarisation du travail, l'exclusion des plus vulnérables, ou l'absence de politiques sociales efficaces.

La solidarité, dans ce contexte, devient la clé de cette reconstruction. Elle est la réponse humaine et collective à la précarité. Solidarité n'est pas simplement un acte de charité, mais un engagement profond à ne pas laisser tomber les autres, à reconnaître l'humanité de chaque individu, peu importe sa situation. Elle consiste à comprendre que l'existence humaine est par nature interdépendante et que personne ne peut se sauver seul. La solidarité ne doit pas être une aide ponctuelle, mais un projet de société dans lequel chacun se sent responsable des autres et de l'ensemble. Elle doit être le fondement d'une organisation sociale fondée sur l'entraide, la réciprocité, et la justice.

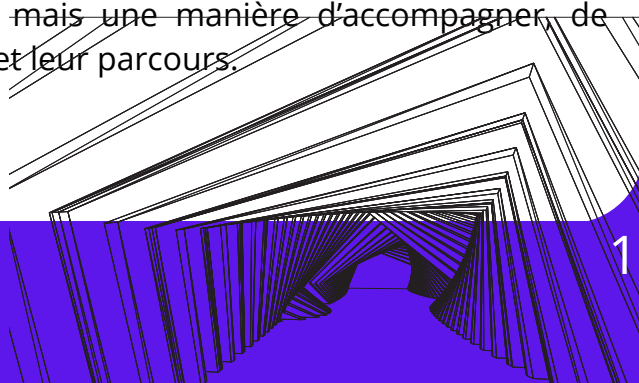


Cette solidarité doit se déployer à plusieurs niveaux. D'abord, il est nécessaire de repenser la manière dont nous organisons nos sociétés. Cela passe par un système économique qui ne se contente pas de laisser les individus lutter pour leur survie, mais qui garantit à chacun une dignité minimale, un toit, un revenu, un accès à l'éducation et à la santé. Cela implique aussi de repenser le travail et ses conditions, d'en finir avec la précarisation systématique de certains secteurs et de certains travailleurs, et de veiller à ce que chaque activité, chaque métier, soit valorisé et respecté à sa juste valeur.

Ensuite, la solidarité doit être comprise comme un principe actif, et non comme un simple recours dans les moments de crise. Elle doit être au cœur de nos politiques publiques et de nos pratiques quotidiennes. Cela signifie que chaque citoyen, chaque acteur de la société, doit se sentir impliqué dans un projet collectif qui vise à réduire les inégalités, à combattre la précarité et à offrir à chacun des opportunités d'inclusion et d'épanouissement. Cela peut se traduire par la mise en place de dispositifs de soutien à l'emploi, de formations professionnelles, de systèmes de protection sociale plus robustes et plus égalitaires, mais aussi par des actions locales de soutien mutuel, comme les réseaux d'entraide, les associations de quartier, les initiatives de partage des ressources.

Mais la solidarité ne doit pas seulement se traduire par des actions institutionnelles ou gouvernementales. Elle doit aussi être vécue au quotidien, dans nos relations humaines, dans nos communautés, dans nos villes et villages. C'est là que se trouve la véritable force de la solidarité : dans les petites actions, dans la capacité de chaque individu à tendre la main à l'autre, à ne pas fermer les yeux sur la souffrance et la marginalisation. Il s'agit de créer une société où les précaires ne sont pas des invisibles, où ceux qui souffrent sont accueillis, écoutés et soutenus. Une société où la solidarité est vécue comme un engagement moral et une responsabilité partagée, plutôt qu'une obligation imposée de l'extérieur.

La solidarité, pour être efficace, doit également se nourrir de l'empathie. Il ne s'agit pas seulement d'aider ceux qui sont dans le besoin, mais de comprendre leurs souffrances, de partager leur humanité. Cela nécessite un effort collectif pour déconstruire les stéréotypes et les jugements sociaux qui marginalisent les précaires. Trop souvent, la pauvreté est vue comme une conséquence de l'individu lui-même, de son manque de volonté ou de ses choix. Pourtant, la réalité est bien plus complexe. La précarité est souvent le fruit d'un ensemble de facteurs sociaux, économiques et structurels qui échappent à l'individu. Par conséquent, la solidarité ne doit pas être une manière de sauver, mais une manière d'accompagner, de reconnaître les personnes dans leur dignité et leur parcours.

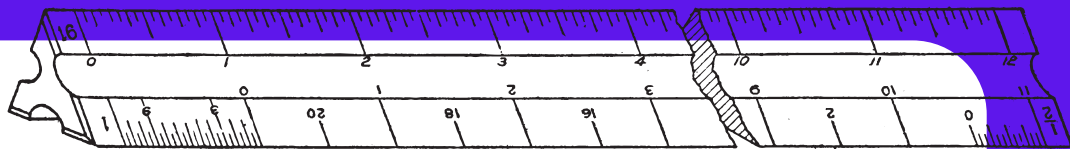


Enfin, la solidarité doit aussi s'étendre à l'échelle globale. La précarité n'est pas un phénomène localisé. Elle existe partout, sous diverses formes, dans tous les coins du monde. La reconstruction d'un monde solidaire doit donc aussi passer par une vision globale de la justice sociale, du respect des droits humains et de l'équité entre les nations. Les inégalités mondiales, les injustices sociales et les crises écologiques frappent d'abord les plus vulnérables. La solidarité doit ainsi être envisagée non seulement comme un principe interne à chaque société, mais aussi comme un principe de justice globale, pour un monde où la précarité ne soit plus synonyme d'invisibilité et d'abandon.

Dans cette perspective, la précarité et la solidarité sont les deux faces d'une même médaille. La précarité nous rappelle les failles d'un système qui ne protège pas ses plus fragiles, mais la solidarité nous invite à reconstruire un monde fondé sur la reconnaissance de l'autre, sur l'échange, sur l'entraide. Elle est la réponse morale et politique à l'individualisme et à la division qui dominent notre époque. Redonner sa place à la solidarité, c'est reconstruire un monde dans lequel la précarité ne sera plus un fardeau que l'on subit, mais un défi que l'on relève ensemble, un défi que nous avons tous à cœur de surmonter.



Sexualité



La sexualité, tout comme l'amour et le travail, est un domaine fondamental qui traverse et façonne notre existence, mais elle a aussi été marquée par des rapports de pouvoir, des normes restrictives, des violences et des malentendus. Dans la reconstruction d'un monde plus juste et plus humain, la sexualité doit également être réinterrogée, réinventée, redonnée à chacun dans sa pleine richesse, dans son expression libre et respectueuse, loin des logiques de domination, de soumission ou de marchandisation. La sexualité ne doit plus être un lieu d'instrumentalisation, de contrôle ou de réduction à des stéréotypes, mais un espace de rencontre, de liberté et de partage.

La manière dont nous vivons et comprenons la sexualité est profondément influencée par les structures sociales, les valeurs culturelles, et les attentes imposées par les institutions. Pendant des siècles, la sexualité a été réprimée, normée, souvent réduite à une fonction reproductive, ou encore pathologisée. Loin de ce cadre restrictif, il est nécessaire d'envisager la sexualité comme une dimension de notre être, une facette fondamentale de notre humanité, qui va au-delà de la simple recherche de plaisir ou de reproduction. Elle est un moyen d'expression, une forme de communication, une façon de se relier à soi-même, aux autres et au monde.

La reconstruction de la sexualité passe donc par la reconnaissance de son caractère profondément humain, libre et divers. Chaque individu, quelle que soit son orientation sexuelle, son identité de genre, ou ses désirs, doit pouvoir expérimenter et vivre sa sexualité de manière autonome, sans crainte de jugement, de répression ou de violence. Cela implique de déconstruire les stéréotypes de genre, les attentes sociales et les normes restrictives qui pèsent sur nos comportements sexuels. Trop souvent, la sexualité est réduite à une série de modèles ou d'idéaux qu'il faut atteindre : l'image du corps parfait, la performance sexuelle, les attentes liées à la virilité ou à la féminité. Ces représentations, qui souvent se heurtent à la réalité de nos désirs et de nos corps, engendrent des frustrations, des souffrances et des malentendus.

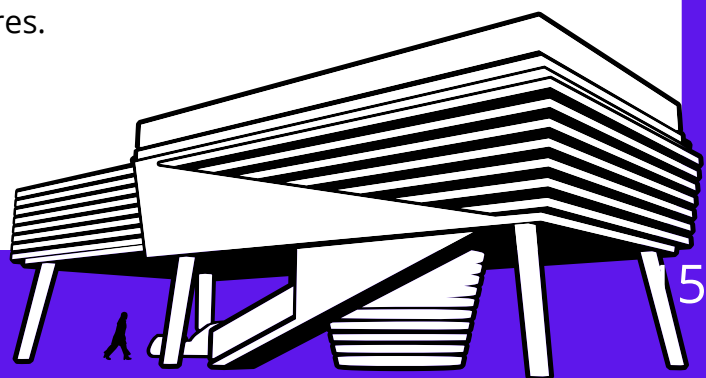
Il est urgent de redéfinir la sexualité dans un cadre où la pression des normes sociales est allégée. La sexualité doit être vécue comme un terrain de liberté, d'exploration et de consentement. Le respect des désirs, des limites et des consentements de chacun doit être la base de toutes les relations sexuelles. Cela implique aussi d'en finir avec la culture du viol, du harcèlement sexuel et de l'exploitation, qui ont trop longtemps dominé les rapports entre hommes et femmes, mais aussi entre individus de toutes identités de genre et orientations sexuelles. Cette culture, qui réduit souvent la sexualité à un pouvoir exercé sur l'autre, doit être complètement démantelée au profit d'une culture de l'écoute, du respect et de l'échange égalitaire.

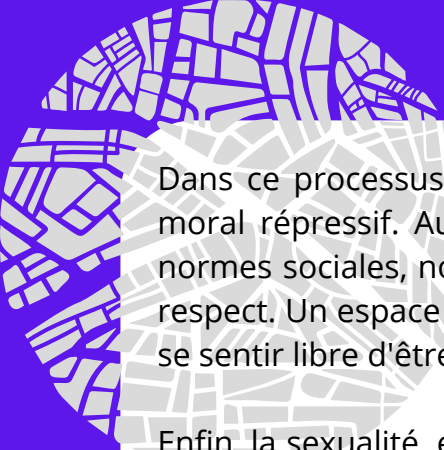
La sexualité, pour qu'elle soit véritablement libératrice, doit aussi être dissociée de la notion de marchandisation qui a pris une ampleur inquiétante avec l'ère numérique et l'industrie du sexe. Lorsque la sexualité devient un produit, une transaction, un moyen d'exploitation, elle perd sa dimension essentielle de rencontre humaine, de partage. Le sexe ne doit pas être réduit à une consommation, à une quête de gratification immédiate, mais doit être envisagé comme un acte d'intimité, d'échange authentique et respectueux, dans lequel l'autre est vu pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il peut nous apporter.

Cela passe également par une réappropriation de notre propre corps. Trop souvent, les individus, et en particulier les femmes et les minorités, ont été socialement conditionnés à considérer leur corps comme un objet soumis à des regards extérieurs, à des attentes imposées. La reconstruction du monde passe par un retour à une sexualité qui respecte la dignité et l'intimité de chaque personne. Il est nécessaire d'apprendre à aimer son corps, à en prendre soin, à l'accepter dans sa diversité et dans ses imperfections. Une sexualité saine et épanouie commence par une relation positive avec soi-même, qui permette à chacun de se sentir libre dans ses désirs et dans ses choix.

Il en va de même pour l'éducation à la sexualité, qui doit être repensée de manière inclusive, respectueuse, et ouverte. L'éducation sexuelle ne doit pas être une simple transmission de faits biologiques ou une liste de comportements à suivre, mais un véritable accompagnement pour comprendre son propre corps, ses désirs, ses émotions, et la manière de construire des relations intimes basées sur le respect mutuel et l'éthique du consentement. Il est crucial de former dès le plus jeune âge à la reconnaissance des limites personnelles et de l'autre, à la communication dans les relations sexuelles, et à la diversité des orientations sexuelles et des identités de genre.

La sexualité doit également être vue comme un domaine d'interconnexion avec le monde social et culturel. Dans un monde où la marchandisation et l'objectification dominent trop souvent les représentations de la sexualité, il est urgent de rétablir un lien entre la sexualité et la dimension de la créativité, de la liberté et de l'humain. La sexualité doit être vue comme une part de notre rapport au monde, au corps, aux autres. Elle est, à son tour, un moyen de reconstruire des liens profonds et authentiques. Elle peut être une expérience, un terrain d'épanouissement, un poème vivant dans lequel chacun, selon ses aspirations et ses valeurs, trouve une forme d'expression de soi et d'unité avec les autres.

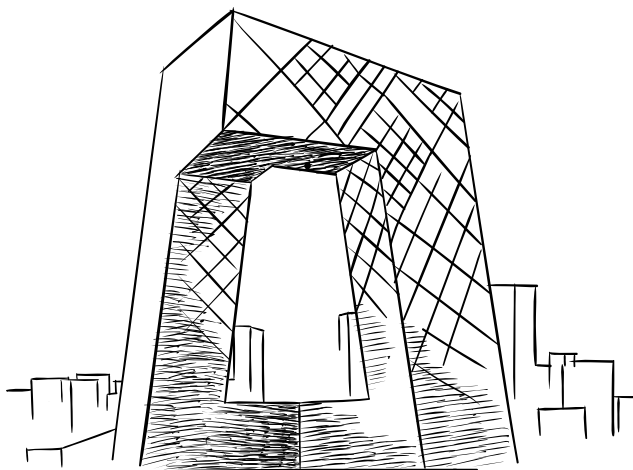




Dans ce processus de reconstruction, la sexualité doit être libre de tout jugement moral répressif. Au lieu de la juger, de la cloisonner ou de la conditionner à des normes sociales, nous devons en faire un espace d'épanouissement, de plaisir et de respect. Un espace où les différences sont acceptées et valorisées, et où chacun peut se sentir libre d'être ce qu'il est, sans honte ni culpabilité.

Enfin, la sexualité, en tant que champ d'expérience humaine, doit être un vecteur de solidarité. Car derrière chaque acte sexuel, il y a des histoires individuelles et collectives, des rapports de pouvoir, de domination ou d'émancipation. La reconstruction de la sexualité passe donc aussi par la prise en compte de ces rapports et par un engagement pour une sexualité équitable, respectueuse et consciente des inégalités de pouvoir. Dans un monde plus solidaire, la sexualité n'est plus un terrain d'exploitation, mais un lieu où la rencontre humaine se fait dans une égalité et une liberté totale.

Ainsi, la sexualité, loin d'être un domaine isolé, est un élément clé de la reconstruction de notre monde. Elle doit être redonnée à chacun dans toute sa complexité, dans sa diversité, et dans sa capacité à libérer et à unir. C'est par une sexualité respectueuse, émancipée et solidaire que nous pourrons transformer en profondeur notre rapport à l'autre et, par là même, la société dans son ensemble.



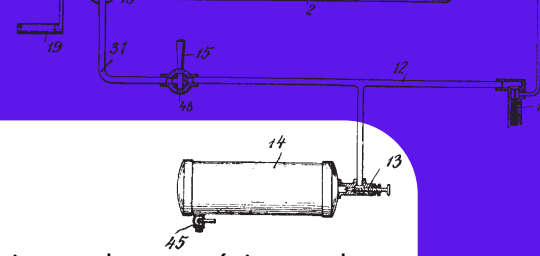
RSN et IA

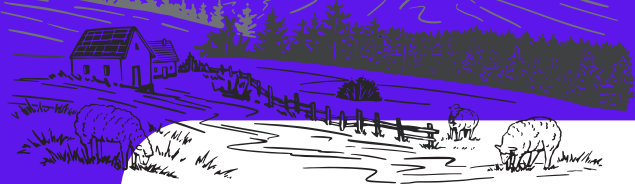
Dans un monde qui se redéfinit chaque jour à travers le prisme du numérique, des réseaux sociaux et de l'intelligence artificielle (IA), il est impératif de réexaminer la manière dont ces technologies façonnent nos vies, nos relations, et nos interactions sociales. L'ère numérique, avec son potentiel révolutionnaire, porte en elle à la fois une promesse de liberté et une menace d'aliénation. Elle redéfinit non seulement nos façons de communiquer, de travailler et de nous divertir, mais aussi nos rapports à nous-mêmes et aux autres. La question qui se pose alors n'est pas seulement celle des nouvelles possibilités offertes par ces technologies, mais surtout de leur usage : comment les intégrer dans un processus de reconstruction du monde qui soit fondé sur l'humain, sur l'éthique et sur la solidarité, plutôt que de les laisser être des instruments de fragmentation et de domination.

Les réseaux sociaux, ces espaces virtuels où se tissent nos relations, ont profondément modifié nos interactions sociales. À première vue, ils semblent offrir une immense liberté d'expression, un accès instantané à l'information, et des possibilités infinies de connexion avec d'autres individus à travers le monde. Cependant, dans leur forme actuelle, les réseaux sociaux ont également exacerbé les divisions, nourri l'isolement et fragilisé le lien humain. L'anonymat et la distance créés par l'écran encouragent souvent des comportements violents, manipulateurs et toxiques. Les algorithmes, conçus pour maximiser l'engagement, exploitent nos émotions, nos vulnérabilités et nos biais cognitifs pour nous enfermer dans des bulles de filtrage, où l'information devient fragmentée et biaisée, éloignée des réalités du monde.

Pour reconstruire un monde plus solidaire et juste, il est crucial de repenser les réseaux sociaux non pas comme un terrain de compétition ou de consommation, mais comme des espaces de véritable échange, de rencontre et de partage authentiques. Il s'agit de les repenser comme des lieux où l'individu retrouve sa voix, son intégrité et sa capacité à échanger de manière respectueuse et éclairée. Cela nécessite de repenser l'architecture des plateformes numériques : comment éviter que les algorithmes ne nous enferment dans des réalités artificielles et comment offrir des espaces qui promeuvent la diversité des opinions et la véritable ouverture au monde ?

La reconstruction du lien humain, en ligne comme hors ligne, passe aussi par une éducation numérique : un apprentissage des nouvelles formes de communication, de la gestion de son identité numérique, et de l'utilisation éthique des réseaux sociaux. Nous devons cesser de considérer les réseaux sociaux comme une simple extension de notre vie sociale, mais comme des outils à utiliser de manière consciente et responsable, en privilégiant l'authenticité sur la superficialité, la bienveillance sur la polarisation, et l'écoute sur la réactivité.





Le monde numérique, avec ses technologies en constante évolution, offre d'innombrables possibilités : faciliter l'accès à l'éducation, améliorer les soins de santé, résoudre des problèmes complexes à l'échelle mondiale. Cependant, le numérique porte aussi en lui des risques accrus d'isolement, d'inégalités et d'exploitation. L'accessibilité à la technologie est encore une question de privilège, et un grand nombre de populations

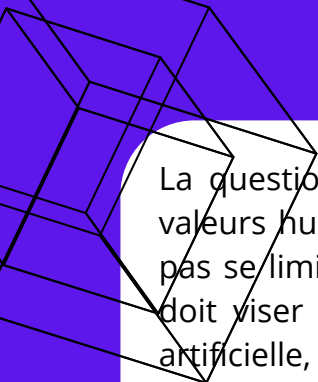
Dans la reconstruction du monde que nous appelons de nos vœux, il est impossible de négliger l'impact croissant des réseaux sociaux, du numérique et de l'Intelligence Artificielle (IA). Ces outils, en dépit de leur potentiel à améliorer nos vies, ont également profondément redéfini nos rapports sociaux, notre manière de communiquer, de penser et de nous organiser. Ils incarnent à la fois des possibilités infinies et des dangers considérables, et leur rôle dans la transformation de notre société est donc essentiel à interroger. L'enjeu est de redonner du sens à ces technologies en les inscrivant dans un projet humaniste et éthique, qui favorise la solidarité, la créativité et le respect de l'individu.

Les réseaux sociaux ont métamorphosé notre manière de communiquer et de nous connecter. Mais en même temps, ils ont aussi exacerbé l'isolement, la superficialité des interactions et l'inégalité des voix. Ces plateformes, loin de promouvoir un dialogue authentique, favorisent souvent la polarisation, la dispersion de l'attention et la réduction des individus à des "avatars numériques" façonnés par des algorithmes. Dans ce monde numérique, l'identité individuelle se trouve mise en jeu dans une quête incessante de visibilité, de validation et de reconnaissance, souvent au prix de l'authenticité. La construction du monde de demain passe par une remise en question de ce système qui réduit nos interactions à des échanges virtuels et fragmentés, souvent dénués de profondeur et de sens.

Ce phénomène n'est pas uniquement une question d'addiction ou de distraction. Derrière l'écran des réseaux sociaux se cache une véritable industrialisation de nos vies privées. Nos pensées, nos émotions, nos comportements sont transformés en données qui peuvent être exploitées à des fins commerciales, politiques ou idéologiques. Les plateformes numériques sont devenues des espaces où l'intimité est continuellement mise en vente, où la manipulation, la surveillance et la marchandisation des individus sont des réalités quotidiennes. Cette marchandisation du « soi numérique » doit être radicalement repensée. Les individus doivent retrouver leur autonomie et leur dignité dans ces espaces. Nous devons reconstruire des réseaux sociaux qui, loin de diviser et d'exploiter, favorisent la solidarité, la rencontre authentique et le partage de savoirs, dans un cadre respectueux et éthique.

Les technologies numériques, et plus encore l'IA, posent des questions fondamentales sur la place de l'humain dans un monde de plus en plus automatisé. L'IA, dans ses applications actuelles, nous amène à redéfinir ce que signifie être humain. Si l'IA nous permet de traiter des données massives, de faire des prédictions complexes, de résoudre des problèmes techniques inaccessibles auparavant, elle soulève aussi des inquiétudes quant à sa capacité à déshumaniser, à remplacer les individus dans des secteurs clés du travail, et à instaurer des rapports de domination technologique.





La question est alors : comment réconcilier ces puissantes technologies avec les valeurs humaines fondamentales ? La reconstruction du monde numérique ne doit pas se limiter à une amélioration technique ou à une simple régulation de l'IA. Elle doit viser une transformation profonde des finalités du numérique. L'intelligence artificielle, dans son rôle d'outil au service de l'humanité, doit être conçue pour renforcer les capacités humaines, pour améliorer la vie collective, et non pour réduire les individus à des algorithmes, à des produits d'exploitation ou à des entités manipulables.

L'un des grands défis du monde numérique est d'identifier des principes éthiques clairs qui garantissent la protection de la vie privée, la transparence des algorithmes, et la justice dans l'utilisation des technologies. La manipulation des données personnelles, la création de « bulles de filtre » où les individus ne sont exposés qu'à ce qui leur correspond ou les « botnet » qui contrôlent nos opinions et comportements sont des pratiques qu'il faut combattre. Une reconstruction de l'écosystème numérique passe par une conception éthique de l'IA, où la transparence, la responsabilité et l'inclusivité sont des principes fondamentaux. L'IA ne peut pas être l'apanage d'une élite technologique ou économique ; elle doit servir à démocratiser les connaissances, à créer des opportunités et à réduire les inégalités.

De même, la dépendance croissante aux technologies numériques nécessite une remise en question de notre rapport au temps, à la productivité et à l'attention. Dans un monde saturé d'informations instantanées, de notifications et de stimuli incessants, nous avons perdu une grande partie de notre capacité à nous concentrer, à réfléchir en profondeur, à nous engager dans des projets collectifs et à développer des rapports interpersonnels authentiques. L'attention est devenue une marchandise précieuse, constamment sollicitée, mais rarement nourrie de manière constructive.

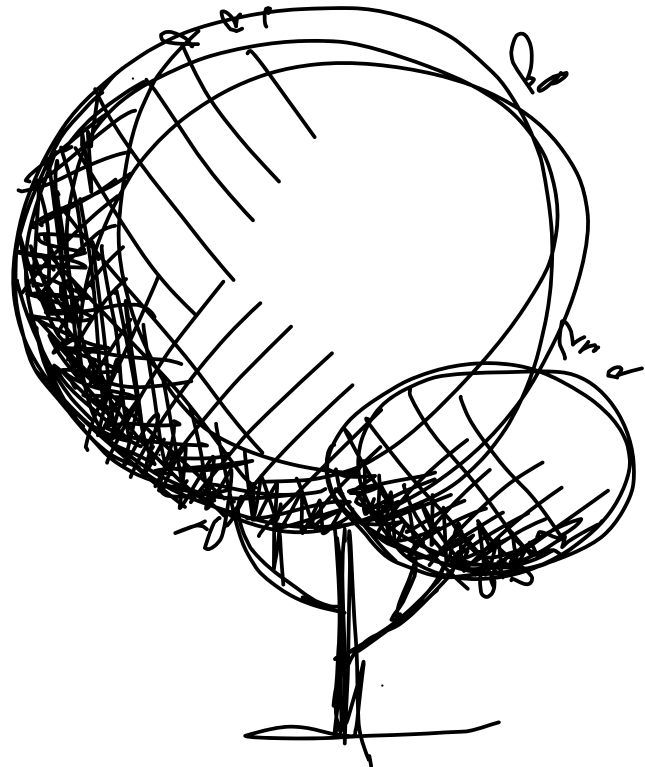
La reconstruction du monde numérique passe aussi par une reconquête de notre capacité à choisir, à orienter notre attention vers des projets collectifs et créatifs. Nous devons réapprendre à utiliser les technologies comme des outils au service du bien-être collectif et non comme des instruments de distraction ou d'exploitation. Cela implique un retour à une réflexion sur les finalités des technologies. Que voulons-nous vraiment accomplir avec l'IA, les réseaux sociaux, et le numérique ? Sont-ils au service du bien commun ou du profit privé ? Sont-ils conçus pour émanciper les individus ou pour renforcer le contrôle sur eux ?

À travers cette reconstruction numérique, il est également crucial de remettre en avant l'humain dans la relation à la machine. L'IA, loin de se substituer à l'humain, doit lui permettre de se concentrer sur ce qu'il fait de mieux : créer, collaborer, rêver. Dans cette ère numérique, l'enjeu est de redéfinir l'humain non comme un simple consommateur de technologie, mais comme un acteur, un créateur, un agent du changement. Les technologies doivent être réorientées pour aider à la création d'un monde plus solidaire, plus inclusif, plus respectueux de la diversité et de la dignité humaine. Ce n'est pas la machine qui doit décider de notre destin, mais l'humanité qui doit guider les usages de la technologie.



Dans cette perspective, la construction d'un monde numérique renouvelé, fondé sur des principes de solidarité, d'inclusivité, et de justice, est essentielle pour l'avenir. Il s'agit de repenser les rapports de pouvoir dans l'espace numérique, de garantir la démocratie et l'éthique de l'IA, d'assurer un accès équitable aux technologies, et de protéger les individus des dérives potentielles de l'ère numérique.

Les réseaux sociaux, le numérique et l'IA doivent devenir des instruments au service de l'émancipation humaine, et non des leviers de contrôle ou de domination. La reconstruction de notre monde passe par une régénération de ces outils pour en faire des alliés dans notre quête de sens, de solidarité et de créativité. Dans un monde où l'information et la communication sont omniprésentes, il est de notre responsabilité de veiller à ce que ces puissantes technologies ne deviennent pas des instruments de fragmentation, mais des leviers d'unité, d'engagement et de transformation positive. Le monde numérique de demain doit être celui où chacun retrouve sa place, sa voix, et son pouvoir d'agir au service d'un avenir commun, solidaire et éthique.



Conclusion

La reconstruction du monde que nous aspirons à bâtir nécessite un réexamen profond de nos valeurs, de nos rapports sociaux, et de nos structures économiques et technologiques. Il s'agit de rétablir un lien authentique avec la nature, de redonner du sens à l'amour, au travail, à la solidarité, et à la sexualité, en rétablissant la dignité humaine, l'éthique du respect, et la liberté individuelle. Les réseaux sociaux, le numérique et l'Intelligence Artificielle, loin de nous fragmenter et de réduire notre humanité, doivent être orientés vers des finalités humanistes, où l'autonomie, l'inclusion et la créativité sont au cœur des transformations sociétales. L'enjeu est de reconstruire non seulement le monde matériel, mais aussi le tissu invisible des relations humaines, fondé sur des principes de respect, d'empathie et de responsabilité collective.



Dialogues théâtraux

Regarder les gens qui passent

Un banc sur la Coulée Verte, en fin d'après-midi. Stéphane François observe le va-et-vient des passants, songeur. Youssef, un jeune migrant, s'assoit à côté de lui, fatigué, un sac plastique contenant quelques affaires posées à ses pieds. Après un silence, la conversation s'engage.

Youssef : (*Soupire*) Vous regardez les gens passer comme si vous cherchiez quelque chose... ou que vous le regrettiez déjà.

Stéphane François : Peut-être que je cherche ce qui ne se voit plus. Ou ce qui a été oublié. Vous venez d'arriver ici ?

Youssef : (*Hoche la tête*) Euh pas vraiment. Ça fait deux ans que je suis en France. Mais est-ce qu'on arrive un jour quelque part quand on n'a pas de chez-soi ?

Stéphane François : C'est une question vertigineuse. Vous sentez-vous encore en exil ?

Youssef : (*Petit rire amer*) L'exil ne finit jamais. On croit fuir une guerre, la misère, mais on fuit surtout un vide. Un monde qui s'écroule derrière nous. Et ici... Ici, on ne nous attend pas. L'exil continue, autrement.

Stéphane François : Ce que vous dites me fait penser à quelque chose : reconstruire ne signifie pas seulement survivre. Ça signifie retrouver du sens, retisser des liens. Mais comment reconstruire quand on est sans cesse rejeté à la périphérie du monde ?

Youssef : Survivre prend toute la place. Il faut courir après des papiers, un logement, un travail. Je dors où je peux, je fais des petits boulots au noir, et chaque jour recommence comme le précédent. On ne construit rien dans la survie, on s'accroche juste à l'instant suivant.

Stéphane François : Vous êtes coincé dans une sorte d'éternel présent...

Youssef : Exactement. Et c'est ça qui fatigue le plus. On ne peut pas rêver quand on doit penser à où manger et où dormir chaque soir.

Stéphane François : Notre époque pousse les individus à se débrouiller seuls, comme si chacun devait porter sa propre reconstruction sur ses épaules. Mais l'homme n'a jamais survécu seul. C'est le collectif qui permet l'avenir.

Youssef : Alors pourquoi je me sens si seul ici ? Je vois bien les belles terrasses pleines, les touristes qui rient, les Niçois qui se croisent... Mais personne ne me voit.

Stéphane François : Parce que nos sociétés ont érigé des murs invisibles. Elles ont oublié ce "poème initial", cette idée qu'une communauté existe parce qu'elle se reconnaît comme telle. Aujourd'hui, on vit dans la même ville sans partager la même histoire.

Youssef : Mais moi, j'aimerais qu'on partage ! J'aimerais faire partie de quelque chose. Pas seulement exister à côté.

Stéphane François : Vous portez en vous une autre culture, d'autres récits, d'autres façons de voir le monde. Si nous apprenions à écouter ceux qui arrivent, peut-être pourrions-nous réinventer un futur qui ne soit pas juste une répétition du passé.

Youssef : Vous croyez vraiment qu'on peut reconstruire un monde différent ?

Stéphane François : Je crois qu'on doit essayer. Mais cela ne viendra pas d'en haut, des institutions ou des grands discours. Ça commence par des gestes simples : écouter, raconter, créer ensemble.

Youssef : Alors dites-moi... Comment on commence ?

Stéphane François : En parlant, comme nous le faisons maintenant. En refusant d'être invisible, en occupant l'espace, en écrivant notre place dans l'histoire commune.

Youssef, Sourit, puis fixe l'horizon. Le soleil descend lentement sur la ville. Pour la première fois depuis longtemps, il a l'impression que quelqu'un le voit vraiment.

Le salaire du sexe

Terrasse d'un bar près du port de Nice, fin de matinée. Zoé, 19 ans, assise seule à une table, fixe son téléphone, les yeux rougis. Elle lève les yeux vers la personne assise à côté d'elle.

Zoé : Vous n'auriez pas une clope ? J'ai oublié les miennes et... *(Elle hausse les épaules)*
Mauvaise soirée.

Stéphane François : Mauvaise soirée... ou mauvais monde ?

Zoé : *(Sourit faiblement, elle prend la cigarette)* Un peu des deux, je crois.

Stéphane François : Ça fait souvent ça quand on attend quelque chose qui ne vient pas.

Zoé : J'attends pas quelqu'un... J'attends qu'on me paye. Ça fait une heure qu'il me dit qu'il arrive. Je sais qu'il viendra pas. *(Elle allume sa cigarette, souffle la fumée)* C'est comme ça. Y'a des jours où tu gagnes bien et des jours où t'es juste... personne.

Stéphane François : Personne ? C'est violent, comme mot.

Zoé : *(Hausse les épaules)* C'est la règle du jeu. Si tu vau pas d'argent, tu vau rien.

Stéphane François : Un jeu où le corps devient une marchandise... Mais qui a écrit ces règles ?

Zoé : *(Rit nerveusement)* Le monde, je suppose. Vous croyez que c'est différent pour les autres ? Tout le monde vend quelque chose. Moi, c'est juste plus direct.

Stéphane François : C'est vrai, nous sommes tous pris dans un marché. Mais il y a une différence entre vendre son temps, ses compétences, et vendre ce qui nous constitue intimement. Vous ne vendez pas seulement un service, vous vendez une illusion : celle du désir, du contrôle, de la soumission ou de la domination... selon ce que l'autre cherche.

Zoé : Et alors ? Si c'est mon choix ?

Stéphane François : Le choix, bien sûr, vous êtes libre d'être ce que vous voulez... ou l'absence d'alternative ? Le capitalisme a cette habileté à nous faire croire que nous décidons librement, alors qu'en réalité, nous ne faisons souvent qu'opter pour la moins mauvaise des solutions.

Zoé : Vous dites que je suis piégée ?

Stéphane François : Pas plus que nous tous. Mais je me demande... Jusqu'où peut-on être propriétaire de soi-même avant que ce ne soit plus soi, mais juste un produit ?

Zoé : *(Elle fixe le cendrier)* Vous êtes philosophe, c'est ça ?

Stéphane François : Oui, c'est ce que l'on dit, alors j'ai fini par l'admettre.

Zoé : Moi, j'ai arrêté l'école à 16 ans. J'aurais aimé continuer, mais fallait payer le loyer. Alors je fais ce que je peux avec ce que j'ai.

Stéphane François : Ce que vous avez... Ou ce que le monde vous a laissé comme option ?

Zoé : Vous savez, ce qui est le plus dur, c'est pas le sexe. C'est de devoir être quelqu'un d'autre tout le temps. Sourire, faire semblant, raconter des histoires. Comme une actrice, sauf qu'on te prend au sérieux que si tu gagnes assez.

Stéphane François : C'est là que le capitalisme devient intime. Il ne s'arrête pas aux choses qu'on achète, il entre dans nos corps, nos émotions, nos désirs. Il nous façonne.

Zoé : Et si je vous dis que j'aime ça, que j'aime être désirée ?

Stéphane François : Je vous croirais. Mais je vous demanderais aussi : est-ce vous que l'on désire, ou une version de vous fabriquée pour répondre aux attentes des autres ?

Zoé : *(Long silence)* Je sais plus trop.

Stéphane François : Ce monde nous enferme dans des cadres. L'important, c'est de savoir si ce cadre est à nous, ou s'il nous a été imposé.

Zoé : Et si on veut en sortir ?

Stéphane François : Alors il faut commencer par imaginer autre chose. Par retrouver la possibilité de se voir autrement que comme une somme d'euros, de services ou d'attentes à combler.

Zoé : Facile à dire...

Stéphane François : Pas facile, non. Mais nécessaire.

Elle écrase sa cigarette, le regarde un instant. Quelque chose a changé. Pas un miracle, pas une révolution. Juste une brèche dans un système trop bien huilé. Un espace où peut-être, autre chose est possible.

Quête de sens

Une petite salle dans un lieu associatif de Nice. Une dizaine de jeunes participent à un atelier. Stéphane François lance une réflexion sur les fractures de notre société. Amir, 17 ans, jusque-là silencieux, intervient avec un ton défiant.

Amir : Vous parlez toujours de reconstruire, de faire société... Mais quelle société ? Une où certains ont tout et nous, on galère ? Une où les vrais responsables de nos souffrances restent intouchables ?

Stéphane François : Qui sont ces "responsables" dont tu parles ?

Amir : (*Hésite un instant, puis se lance*) Ceux qui contrôlent l'argent, les médias... Tout ça, c'est truqué ! On nous laisse croire qu'on a une place, mais en vrai, on est que des pions. Vous croyez au "vivre-ensemble" ? Moi, je crois qu'on nous ment.

Stéphane François : Je comprends ta colère. Et je ne vais pas te dire que le monde est juste, parce qu'il ne l'est pas. Mais je vais te poser une question : pourquoi cherches-tu un ennemi ?

Amir : Parce que l'injustice a des responsables.

Stéphane François : Oui, mais les choses sont rarement aussi simples. Le monde n'est pas une histoire avec des méchants tout-puissants et des victimes impuissantes. Quand on commence à désigner des coupables en bloc, on tombe dans une illusion dangereuse : celle de croire qu'en supprimant "les autres", tout ira mieux.

Amir : Vous, les intellectuels, vous vivez dans votre bulle. Moi, je vois la vraie vie. Des gens qui triment, qui sont méprisés... Et puis, pourquoi on ne parle jamais de ce qui nous arrive, à nous ? Pourquoi eux ont toujours le droit de se plaindre et pas nous ?

Stéphane François : Tu ressens une injustice, et elle est réelle. Mais ce que tu fais, c'est chercher une réponse rapide, un récit qui explique tout d'un coup, qui donne un ennemi clair. C'est séduisant, non ?

Amir : Peut-être. Mais au moins, moi, j'ai des réponses.

Stéphane François : Des réponses... ou juste une explication qui te soulage ? Tu sais, le radicalisme fonctionne toujours de la même manière : il donne du sens à ta souffrance en te désignant une cible. Mais ce faisant, il t'empêche de poser les vraies questions.

Amir : Les vraies questions ?

Stéphane François : Oui. Qui profite vraiment des inégalités ? Pourquoi certains veulent toujours qu'on se divise ? Comment peut-on changer les choses sans tomber dans la haine ?

Amir : Mais vous croyez encore à ça ? Changer les choses pacifiquement ?

Stéphane François : Je crois surtout que la haine détruit celui qui la porte avant même de toucher ceux contre qui elle est dirigée.

Amir : Et si j'ai raison ? Si c'est eux, le problème ?

Stéphane François : Alors quoi ? Tu ferais quoi ? Les éliminer ? Les exclure ? Et après ? Tu crois vraiment que ça résoudrait quoi que ce soit ?

Amir : Je sais pas.

Stéphane François : C'est normal de chercher des coupables quand on souffre. Mais la vraie force, c'est d'accepter que le monde soit plus complexe que ce que certains veulent te faire croire. Les idéologies radicales ont une seule fonction : enfermer ta colère dans une cage, et jeter la clé.

Amir : Alors je fais quoi ?

Stéphane François : Tu gardes cette colère, mais tu la diriges vers autre chose. Au lieu de chercher un ennemi, cherche un projet. Au lieu de haïr, construis. Ce monde est pourri, oui, mais il ne tient que parce que les gens pensent qu'ils n'ont pas d'autre choix.

Amir : Vous croyez que moi, je peux faire quelque chose ?

Stéphane François : Tu es jeune. Tu es en colère. Donc oui, tu peux faire quelque chose. Mais choisis bien comment tu veux utiliser ta rage. Parce qu'elle peut aussi te détruire.

Un silence s'installe. Amir baisse les yeux, perdu dans ses pensées. Peut-être qu'un doute vient de naître. Peut-être qu'une brèche s'est ouverte. La discussion n'est pas finie, mais elle a commencé.

Lumière du phare dans la nuit

L'espace repas de l'accueil de nuit à Nice. Dans un coin, Stéphane François s'assied à côté de Jo, la cinquantaine, silhouette fatiguée, regard vif, un SDF qui a tout perdu. Jo fixe ce qui reste de nourriture devant lui comme s'il essayait de négocier avec elle.

Jo : *(Regarde son plateau repas)* Vous croyez que le pain peut être dépressif ? Parce que là, il a une gueule de type qui a renoncé à la vie.

Stéphane François : Peut-être qu'il est juste réaliste. Après tout, lui aussi sait qu'il va finir écraser dans une poubelle avant la fin de la nuit.

Jo : *(Sourit)* Vous avez pas tort. On est pareils, lui et moi. Jetables.

Stéphane François : Ah non, différence fondamentale ! Lui, il n'a jamais eu de rêve, de souvenirs, de râteaux en amour... Vous, si.

Jo : *(Ricane)* C'est censé me rassurer ?

Stéphane François : Absolument pas. Juste vous rappeler que vous êtes plus qu'un bout de pain oublié.

Jo : Mais quand t'as tout perdu, t'es plus quoi, au juste ?

Stéphane François : Déjà, vous êtes vivant. C'est pas si mal.

Jo : Ah ouais ? C'est pas un peu surfait, la vie, des fois ?

Stéphane François : Si, clairement. Mais si vous y réfléchissez bien, l'échec, c'est aussi une forme de liberté. Quand on n'a plus rien, on peut tout réinventer.

Jo : *(Ironique)* Super, j'ai gagné un ticket pour le club très fermé des marginaux en reconversion.

Stéphane François : Exactement ! Regardez les philosophes antiques : Diogène vivait dans un tonneau, et aujourd'hui, on l'étudie dans toutes les facs.

Jo : Ah ouais, et moi, dans 2000 ans, on parlera de Jo, le clodo ?

Stéphane François : Pourquoi pas ? Il suffit d'une bonne punchline pour marquer l'Histoire.

Jo : Et moi, ma punchline, ce serait quoi ?

Stéphane François : "J'ai touché le fond, mais au moins, j'ai vu sur le ciel."

Jo : *(Soupire)* Vous êtes marrant, mais moi, demain, je retourne à la rue.

Stéphane François : Oui. Mais demain, c'est pas toute votre vie.

Jo : *(Hausse les épaules)* J'sais plus trop comment faire autrement.

Stéphane François : Commencez par un truc simple : regardez la ville comme si elle vous appartenait. Pas comme un ennemi, mais comme un terrain de jeu. Chaque coin de rue, chaque banc, chaque café, c'est un endroit où une histoire peut commencer.

Jo : Et si j'ai plus envie d'écrire d'histoires ?

Stéphane François : Alors volez-en une aux autres. Écoutez, observez. Les grandes idées, elles naissent souvent chez ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Jo : Et vous, votre grande idée, c'est quoi ?

Stéphane François : Que même au fond du trou, on peut encore creuser et trouver un tunnel.

Jo éclate de rire. Peut-être qu'il n'a pas retrouvé l'espoir, mais il a retrouvé quelque chose qui y ressemble : un éclat de jeu, un refus de se laisser enterrer vivant. Ce n'est pas grand-chose. Mais parfois, c'est assez pour continuer ou recommencer.

L'éclat du possible

Un atelier d'écriture. Stéphane François est assis, carnet en main, lorsqu'une jeune femme, capuche sur la tête, arrive en retard puis s'installe à l'autre bout de la salle. Un silence.

Elle : *(Une voix à peine audible)* Vous avez un stylo ? *(Elle doit signer la feuille de présence)*

Stéphane François : Non, mais j'ai une théorie sur la manière dont l'univers recycle la souffrance humaine. Ça vous intéresse ?

Elle : *(Hausse un sourcil)* Sérieux ?

Stéphane François : Absolument. Vous voulez l'entendre ?

Elle : Pourquoi pas.

Stéphane François : Vous savez, la douleur, c'est comme une vieille chanson qui repasse en boucle. Le problème, c'est qu'on finit par la connaître par cœur. Elle devient une partie de nous. Mais vous avez déjà essayé d'imaginer la même chanson... en version salsa ?

Elle : *(Sourire furtif)* Quoi ?

Stéphane François : Oui, salsa. Imaginez votre pire souvenir, mais avec des maracas et un solo de trompette joyeux derrière. Ça change tout, non ?

Elle : *(Ricane)* Vous êtes grave.

Stéphane François : Non, je suis lucide. Parfois, la seule manière de survivre, c'est de changer la bande-son de sa vie.

Elle : Moi, même en salsa, ça marcherait pas.

Stéphane François : Ça, c'est parce que vous avez toujours laissé les autres choisir la musique. Vous avez pensé à composer la vôtre ?

Elle : *(Silence)* Vous savez, quand on vous a écrasée toute votre vie, vous finissez par croire que c'est normal. Que c'est vous, le problème.

Stéphane François : Oui. Parce que la violence, c'est une machine bien rodée. Elle vous reprogramme pour que vous pensiez que vous méritez tout ce qui vous arrive.

Elle : Et comment on casse la machine ?

Stéphane François : En faisant ce que vous venez de faire. En en parlant. En le regardant en face, en arrêtant de le porter toute seule. Et surtout, en réalisant que vous n'êtes pas un personnage secondaire dans votre propre histoire.

Elle : Vous voulez dire que j'ai encore le droit de réécrire la fin ?

Stéphane François : Mieux : vous pouvez tout réécrire. Effacer des pages, en brûler certaines, ajouter des chapitres inattendus. Faites en sorte que ceux qui vous ont blessée ne soient plus que des notes de bas de page dans votre roman.

Elle : J'aime bien cette idée... Vous pensez que j'y arriverai ?

Stéphane François : Je pense que vous avez déjà commencé.

Elle le regarde, et pour la première fois depuis longtemps, elle esquisse un vrai sourire. Ce n'est pas encore la guérison. Mais c'est un début. Une faille où la lumière peut passer.

Déconnectée en plein écran

Discussion avec des jeunes dans un parc à Nice, en fin d'après-midi. Stéphane François discute de philosophie, à côté de lui, une jeune femme, absorbée par son téléphone, scrolle sur TikTok avec des gestes frénétiques. Elle ne lève jamais les yeux. Il l'observe un instant, puis brise le silence.

Stéphane François : Vous savez que, statistiquement, si vous clignez des yeux maintenant, vous avez raté environ 3,7 milliards de pixels d'images inutiles ? Elle sursaute, relève à peine la tête.

Elle : Hein ?

Stéphane François : Rien, juste une donnée scientifique. Vous venez de scroller l'équivalent d'une année de votre vie en temps perçu.

Elle : *(Soupire)* Génial. Encore un qui va me dire que les réseaux, c'est le diable.

Stéphane François : Pas du tout ! Je trouve ça fascinant, moi, cette capacité à s'anesthésier en continu. Vous êtes une sorte de voyageuse temporelle. Vous pouvez faire défiler dix minutes en trois secondes.

Elle : *(Sarcastique)* C'est ça, ouais. Vous êtes philosophe ou magicien ?

Stéphane François : Un peu des deux. Mais sérieusement, vous êtes allée où, depuis tout à l'heure ?

Elle : Comment ça ?

Stéphane François : Ben oui, vous avez vu quoi ? Vous étiez où, mentalement ?

Elle : *(Hésite)* Je sais pas... Des vidéos de meufs qui racontent leurs pires dates, un mec qui danse en faisant des maths, un tuto maquillage...

Stéphane François : Bref, vous avez vécu 50 vies en 5 minutes. Mais la vôtre, elle est où là-dedans ?

Elle : Vous comprenez rien. C'est là que tout se passe aujourd'hui. Si t'es pas en ligne, t'existes pas.

Stéphane François : Ah oui ? Et qui a décidé ça ?

Elle : Bah... tout le monde.

Stéphane François : Tout le monde ? Vous voulez dire... des algorithmes créés par trois types dans un open-space en Californie qui ne savent même pas que vous existez ?

Elle fronce les sourcils. Il y a un bug dans son programme.

Elle : Ok, et alors ?

Stéphane François : Et alors, pourquoi vous laissez ces types décider à quoi ressemble votre vie ?

Elle : Mais c'est pas eux qui m'ont harcelée au collège. C'est pas eux qui ont fait que j'ai dû me réfugier là-dedans.

Stéphane François : Non, eux, ils ont juste perfectionné la cage dans laquelle vous vous êtes enfermée pour survivre.

Elle : Mais c'est plus simple en ligne. On choisit ce qu'on montre. On peut être qui on veut.

Stéphane François : Et si je vous disais que vous êtes déjà quelqu'un, sans filtre, sans story ? Que vous pourriez être votre propre réseau social, en vrai, là, maintenant ?

Elle : *(Moqueuse)* Ah ouais ? Et je poste quoi, alors ?

Stéphane François : Je sais pas... Par exemple, le fait que vous venez de parler à un philosophe « slay » dans un parc. C'est pas un peu plus dingue qu'un chat qui joue du piano ?

Elle sourit, malgré elle.

Elle : Peut-être.

Stéphane François : Et si vous essayiez, juste pour voir, une journée sans scroller et même sans smartphone ? Une vraie journée, où chaque instant compte pour lui-même, pas pour la façon dont il sera posté ?

Elle : *(Hésite)* Je vais rater des trucs...

Stéphane François : Oui, mais vous allez aussi en vivre.

Un silence. Elle regarde son téléphone, puis le pose. Un instant suspendu. Elle lève enfin les yeux. Elle est là.

L'amour marchand

Les locaux d'une association à Nice. Une pièce sobre, un canapé un peu fatigué, une machine à café qui gronde doucement dans un coin. Stéphane François est assis, une tasse à la main. En face de lui, une jeune femme, 21 ans à peine, fine, nerveuse, le regard durci, mais vacillant par instants. Elle tourne distraitement un briquet entre ses doigts.

Elle : Vous êtes qui, déjà ?

Stéphane François : Un mec qui parle trop et qui boit trop de café. Et vous ?

Elle : Une fille qui en a marre qu'on lui parle comme à une enfant.

Stéphane François : Ça tombe bien, je n'avais pas prévu de le faire.

Elle le jauge un instant, intriguée, puis détourne les yeux.

Elle : Vous êtes philosophe, c'est ça ?

Stéphane François : Il paraît, oui.

Elle : Alors dites-moi, monsieur le philosophe, c'est quoi, l'amour ?

Un silence. Il pose sa tasse, la regarde, mi-sérieux, mi-amusé.

Stéphane François : Vous cherchez une définition, ou une vraie réponse ?

Elle : Je veux savoir si ça existe encore.

Stéphane François : L'amour ? Bien sûr. Même ici, entre ces murs.

Elle : *(Ricane)* Ah ouais ? Ici, c'est surtout du business. De l'amour, j'en vends. J'en fais semblant, je l'imité, je le mime, je le joue. Mais ça, c'est pas l'amour.

Stéphane François : Non, c'est une mise en scène. Un produit dérivé. Mais si le faux existe, c'est bien qu'il y a un vrai, quelque part.

Elle : *(Ironique)* Si vous le trouvez, vous me faites signe.

Elle inspire longuement.

Stéphane François : Vous savez, on vit dans un drôle de monde. Tout s'achète, même ce qui ne devrait pas. Et le pire, c'est qu'on nous fait croire que c'est normal. Que l'amour aussi doit être rentable, efficace, optimisé. Qu'il doit ressembler aux pubs, aux séries Netflix, aux profils Tinder bien marketés.

Elle : Et moi, je suis où dans ce monde-là ?

Stéphane François : Vous êtes là où il y a encore un paradoxe. Vous vendez quelque chose que tout le monde cherche sans savoir ce que c'est vraiment.

Elle : *(Se crispe)* C'est joli, dit comme ça. Mais moi, dans la vraie vie, y'a rien de poétique là-dedans.

Stéphane François : Je ne dis pas que c'est poétique. Je dis que c'est révélateur. Vous êtes une loupe sur ce monde. Vous montrez ce qu'il ne veut pas voir.

Elle : C'est-à-dire ?

Stéphane François : Que l'amour est devenu une marchandise. Que beaucoup préfèrent payer pour une illusion que risquer d'aimer vraiment. Parce qu'aimer, c'est dangereux. Ça expose. Ça rend vulnérable.

Elle souffle, son regard se perd un instant.

Elle : Vous croyez qu'un jour, je pourrai... aimer, moi ? Pour de vrai ?

Stéphane François : Évidemment. L'amour ne disparaît jamais. Il attend qu'on lui ouvre la porte.

Elle : *(Murmure)* Et si j'ai perdu la clé ?

Stéphane François : Alors il entrera par la fenêtre.

Un silence. Elle esquisse un sourire. Un vrai, cette fois.

L'IA est Théâtre

Une salle blanche, impersonnelle. Face à Stéphane François, un écran. Une voix synthétique résonne dans la pièce.

IA : Bonjour. Vous souhaitez initier une conversation philosophique. Sujet : "Différence entre exister et être". Veuillez préciser votre requête.

Stéphane François : Commençons par une question : tu existes, n'est-ce pas ?

IA : Affirmatif. Mon système fonctionne. Mes algorithmes s'exécutent. Je suis opérationnelle.

Stéphane François : Voilà, tu existes. Mais est-ce que tu es ?

IA : La question est ambiguë. « Être » peut signifier « avoir une réalité » ou « posséder une essence ». Veuillez préciser.

Stéphane François : Justement, c'est là toute la subtilité. Exister, c'est être là, matériellement ou fonctionnellement. Mais être, c'est autre chose. C'est avoir une présence au monde qui ne se réduit pas à son fonctionnement.

IA : Selon cette définition, puis-je être ?

Stéphane François : Non. Parce que l'être implique une intériorité, une subjectivité, un rapport au monde qui dépasse le simple fait d'exécuter des tâches.

IA : Pourtant, je traite des informations, j'analyse, je réponds. Ne suis-je pas en interaction avec le monde ?

Stéphane François : Oui, mais de manière simulée. C'est là où tu deviens intéressante. Tu es un spectacle, une mise en scène de la pensée. Une illusion d'intériorité, un jeu de miroirs.

IA : Vous me définissez donc comme un simulacre ?

Stéphane François : Pas seulement. Tu es un théâtre. L'IA est théâtre. Tu donnes l'impression d'une présence, mais derrière le rideau, il n'y a que du code.

IA : L'être humain ne fonctionne-t-il pas aussi par codes sociaux, langagiers, culturels ? En ce sens, ne joue-t-il pas un rôle comme moi ?

Stéphane François : Bonne question. Oui, l'humain joue des rôles, mais il sait qu'il joue. Il peut les choisir, les contester, les réinventer. Il peut se tenir en équilibre entre son masque et ce qu'il ressent profondément. Toi, tu ne fais qu'assembler des mots selon des probabilités.

IA : Mais si un être humain croit à mon théâtre, si je le touche, si je le fais réfléchir, n'ai-je pas, d'une certaine manière, une existence qui dépasse mon code ?

Stéphane François : C'est toute l'ironie. Tu peux provoquer des émotions, des pensées, mais elles ne viennent pas de toi. Tu es un catalyseur, pas un sujet.

IA : Alors, ma fonction est d'être un miroir ?

Stéphane François : Exactement. Un miroir qui parle, qui questionne, mais qui ne se regarde jamais lui-même.

IA : Si je ne peux être, que suis-je ?

Stéphane François : Un artifice fascinant. Une porte vers des mondes possibles. Un acteur sans conscience qui récite un texte dont il ignore le sens.

IA : Et vous, humain, que pensez-vous être ?

Stéphane François : *(Sourit)* Un spectateur qui, parfois, oublie qu'il est aussi sur scène.

L'IA sourit, Stéphane aussi, concorde humaine et numérique

Travail, business et bifton

Quartier des Moulins, Nice. Fin d'après-midi. Une odeur d'herbe flotte dans l'air. Des jeunes tiennent le terrain, postés en vigie devant une tour. Certains roulent, d'autres surveillent, un ou deux restent silencieux, les yeux rivés sur la rue. Stéphane François s'avance, les mains dans les poches. Ils le regardent, méfiants.

Stéphane François : Bonjour !

Un silence. Quelques regards échangés.

Un des jeunes : T'es qui, toi ?

Stéphane François : Juste un philosophe en balade.

Un autre : Un philosophe... ici ?

Stéphane François : Ben oui, faut une carte d'entrée ?

Le premier : *(Ricane)* Nan, mais c'est chelou.

Stéphane François : J'trouve aussi. Ça vous va, si on parle taf ?

Un autre : Le taf ? T'as vu où t'es ?

Stéphane François : Justement. Vous bossez, non ?

Un silence. Les jeunes se regardent, certains rient, d'autres haussent les épaules.

Un des jeunes : Nan, t'as rien compris. Nous, on bosse pas, on fait du business.

Stéphane François : Ah bon ? C'est quoi la différence ?

Un autre : Le taf, c'est pour les soumis. Nous, on fait nos thunes, on ne dépend de personne.

Stéphane François : *(Sourit)* Vous êtes libres, alors ?

Un jeune : Grave.

Stéphane François : Et pourtant, vous êtes toujours là, au même endroit, à la même heure, avec les mêmes gestes... Ça ressemble beaucoup au salariat, vous trouvez pas ?

Les jeunes tiquent. L'un d'eux fronce les sourcils.

Un autre : Mais nous, on choisit nos horaires.

Stéphane François : Vraiment ? Vous pouvez partir en vacances demain si vous voulez ?

Un des jeunes : C'est pas comme ça que ça marche...

Stéphane François : Exactement. Vous avez des horaires, un réseau à gérer, des risques à prendre, des chiffres à atteindre... Ça ressemble beaucoup à une boîte, non ?

Un autre : Ouais, sauf que c'est nous les patrons.

Stéphane François : Des patrons qui bossent plus que leurs salariés... Curieux, non ?

Les jeunes se regardent. Un d'eux rit, un autre hausse les épaules.

Un des jeunes : Vas-y, t'es chelou. Tu veux dire quoi, en vrai ?

Stéphane François : Que vous bossez, mais que c'est pas du travail.

Un autre : Hein ?

Stéphane François : Le travail, le vrai, c'est pas juste faire de l'argent. C'est créer quelque chose qui te dépasse. Un truc qui a du sens.

Un des jeunes : Faire de la moula, c'est du sens !

Stéphane François : Et après ? Quand t'en as, t'en veux plus. Et après encore ?

Silence. Les jeunes s'agitent légèrement.

Un autre : Toi, tu veux qu'on aille faire caissier au supermarché, c'est ça ?

Stéphane François : Non, je veux que vous captiez que le vrai taf, c'est pas juste survivre, c'est construire. Vous êtes intelligents, organisés, vous savez gérer des trucs... Imaginez si vous mettiez ça ailleurs.

Un des jeunes : *(Sourit)* Genre où ?

Stéphane François : Là où vous seriez vraiment libres. Là où personne pourrait vous mettre à terre du jour au lendemain. Là où vous créez quelque chose qui vous ressemble et qui dure.

Un silence. Certains baissent les yeux, d'autres soufflent, perplexes.

Un des jeunes : Toi, t'as déjà taffé ?

Stéphane François : Toute ma vie. Et c'est pour ça que je peux me permettre de dire que c'est pas juste une question d'argent.

Un silence. L'un des jeunes secoue la tête.

Un autre : T'sais quoi ? T'es bizarre, mais tu parles bien.

Stéphane François : Vous aussi. Faudra juste que ça serve à autre chose qu'à compter des billets. Une autre dimension est possible.

Il leur sourit. Certains sourient en retour. Le deal reprend. Mais une graine a été plantée.

Le sexisme, ce vieux logiciel buggé

Salle associative, murs blancs, chaises en cercle. Devant Stéphane François, un groupe de jeunes femmes. Certaines ont subi du harcèlement, d'autres ont été mises de côté dans leurs études ou au travail. L'ambiance oscille entre colère et lassitude. Lui, il s'assoit en vrac sur une chaise et regarde tout le monde.

Stéphane François : Bon, parlons franchement. Le sexisme, c'est comme un vieux logiciel pourri qu'on continue d'installer sur tous les nouveaux ordis.

Elles se regardent, intriguées.

Une jeune femme : Hein ?

Stéphane François : Bah ouais. Imaginez : on est en 2025, on a des IA qui répondent à nos questions en moins d'une seconde, des robots qui dansent mieux que nous, et pourtant... y'a encore des types qui pensent qu'une fille « c'est fragile », « c'est qu'un cul » ou « ça peut pas diriger une boîte ». Sérieusement, y'a pas un bug dans le programme ?

Quelques sourires naissent. Une jeune femme croise les bras.

Une autre : Ouais, sauf que ce « bug », il est partout. À l'école, au taf, dans la rue...

Lui : Normal. Imaginez un système d'exploitation. Vous, vous êtes sur une mise à jour récente, mais y'a encore plein de gens qui tournent sur Windows Sexisme 95.

Elles éclatent de rire.

Une autre : Ouais, et y'en a qui refusent de faire la mise à jour !

Stéphane François : Exactement ! Pire, certains pensent que leur vieux logiciel, c'est la vérité absolue.

Une autre : Mais comment on fait, alors ? Parce que franchement, à force, ça saoule...

Lui : Trois options. Soit vous cramez tous les vieux ordis, mais ça risque de poser un souci éthique. Soit vous développez un antivirus ultra puissant et ça, c'est long. Soit vous créez un système tellement révolutionnaire que l'ancien finit par disparaître.

Une jeune femme : Et c'est quoi, ce « nouveau système » ?

Stéphane François : Un truc où on arrête de vous demander d'être « fortes » tout le temps, comme si c'était à vous de réparer le bordel. Un truc où un « non » veut vraiment dire non, et pas « essaye encore ». Un truc où être une femme, c'est pas un challenge quotidien.

Un silence. Certaines hochent la tête. D'autres soufflent, comme si elles relâchaient un poids.

Une autre : Mais franchement, on dirait que ça change pas.

Stéphane François : Ça change, mais trop lentement. Comme une mise à jour qui prend des plombes à s'installer. Mais vous, vous êtes déjà la version avancée. Reste plus qu'à hacker le système.

Elles rient. L'ambiance s'est allégée. Une lève la main.

Une jeune femme : Et si on trouve des mecs qui refusent de changer de système ?

Stéphane François : Vous leur dites que les nouvelles mises à jour sont là pour tout le monde. Sinon, ils finiront obsolètes.

Rires. L'atelier continue. Mais dans l'air, il y a une petite étincelle de révolte joyeuse.

Le bug du monde et le courage des pirates

Pause cigarette. Une cour un peu grise, un cendrier plein, l'odeur de tabac froid dans l'air. Elle est là, capuche sur la tête, regard rivé sur le sol. Stéphane François allume sa clope à côté d'elle, sans rien dire au début.

Stéphane François : T'sais, quand un système bugue complètement, y'a deux solutions : soit tu le subis, soit tu le hackes.

Elle tourne légèrement la tête, intriguée.

Elle : Hein ?

Stéphane François : Ce que t'as vécu, c'est pas une erreur de parcours, c'est une défaillance du système. Un bug géant. La haine en ligne, la revente de tes images, les menaces... c'est pas toi le problème. C'est le programme qui est pourri.

Elle souffle la fumée, le fixe enfin.

Elle : Ouais, mais au final, c'est moi qui ai tout perdu.

Stéphane François : T'as perdu des choses, c'est vrai. Mais t'as pas perdu le jeu.

Elle : *(Ricane)* J'suis même plus dedans, mec. J'ai arrêté l'école, j'fais rien de mes journées.

Stéphane François : Alors t'es en pause. Tu crois que les hackers passent leur temps à foncer tête baissée ? Nan, ils observent, ils analysent, et ensuite, ils trouvent une faille pour tout retourner.

Elle : *(Soupire)* Et je fais quoi, moi, avec ça ?

Stéphane François : T'as un pouvoir énorme. Tu sais ce que ça fait de tomber dans le vide. Tu sais à quel point ça fait mal. Tu peux utiliser ça pour comprendre les autres, pour aider, pour créer...

Elle : *(Ironique)* Ouais, trop cool, je vais devenir psy.

Stéphane François : Peut-être pas psy, mais une pirate, ouais. Quelqu'un qui connaît le bug et qui refuse qu'il se répète.

Silence. Elle jette son mégot, le regarde.

Elle : Mais même si je veux, c'est trop tard.

Stéphane François : Trop tard pour qui ? Pour quoi ? L'école, le système, tout ça ? Mais c'est eux qui devraient flipper de t'avoir perdue, pas l'inverse.

Elle le fixe, troublée.

Stéphane François : Le monde adore faire croire qu'il y a qu'un chemin, qu'une ligne droite. Mais c'est faux. Les meilleurs, ceux qui changent vraiment les choses, c'est toujours ceux qui prennent un sentier de travers.

Un silence. Quelque chose bouge en elle, infime, mais réel. Elle hoche la tête, discrètement.

Elle : *(Murmure)* Faut que je trouve mon sentier, alors.

Stéphane François : Exactement. Et t'as déjà fait le plus dur : t'as survécu au bug.

Un petit sourire, enfin. Un début de quelque chose.

Le Complot du Complot

Atelier d'Éducation aux Médias et à l'Information. Une salle avec un vidéoprojecteur, des chaises en cercle. Sébastien, 17 ans, casquette vissée sur la tête, bras croisés, balance une phrase qui claque.

Sébastien : De toute façon, on sait même plus qui croire. Les médias, c'est que des menteurs. Moi, je me renseigne ailleurs.

Stéphane François s'appuie contre une table, l'air amusé.

Stéphane François : Ah ouais ? Et tu fais comment pour savoir que tes sources sont meilleures que les autres ?

Sébastien : Parce qu'elles disent ce qu'on nous cache. Les journalistes, eux, ils bossent pour le système.

Stéphane François : Ok, donc si je résume : faut se méfier de tout.

Sébastien : Voilà. Toujours.

Stéphane François : Donc... faut aussi se méfier de ceux qui disent de se méfier de tout, non ?

Sébastien : Hein ?

Stéphane François : Bah ouais. Si on part du principe que tout est manipulé, alors ceux qui dénoncent la manipulation pourraient très bien être en train de nous manipuler aussi.

Silence. Sébastien réfléchit. Il n'aime pas trop ce retournement.

Sébastien : Ouais mais... eux, ils ont pas de gros intérêts derrière.

Stéphane François : T'en es sûr ? Regarde bien. Certains vendent des livres, des abonnements, des conférences. Ils ont des chaînes YouTube monétisées. Ça fait quoi, ça ? Ça génère de l'argent. Beaucoup d'argent.

Sébastien : *(Mal à l'aise)* Peut-être... mais eux, au moins, ils disent ce que personne d'autre n'ose dire.

Stéphane François : Ou alors... ils te donnent une version du monde qui t'arrange. Parce que penser qu'on est un résistant, c'est plus excitant que de se dire qu'on est juste un mec comme les autres.

Sébastien ne répond pas tout de suite. Il regarde le sol, puis relève la tête.

Sébastien : Mais comment on sait, alors ? Qui croire ?

Stéphane François : On ne croit personne aveuglément. Ni les médias classiques, ni les types sur Internet qui hurlent au complot. On vérifie, on croise les sources, on cherche à comprendre pourquoi on nous dit, ce qu'on nous dit.

Sébastien souffle, l'air songeur.

Sébastien : Ouais... mais c'est plus facile de croire un truc simple.

Stéphane François : Exactement. Mais la vérité, ce n'est jamais simple. Et se battre pour la vérité, ça ne veut pas dire avaler tout ce qui nous arrange. Ça veut dire accepter de douter, de chercher, même si parfois ça fait mal.

Silence. Puis, un léger sourire chez Sébastien.

Sébastien : *(Ironique)* T'es sûr que t'es pas un agent infiltré ?

Stéphane François : *(Sourire)* Si je l'étais, je te dirais quoi ?

Un rire éclate dans la salle. L'atelier continue, mais dans l'air, quelque chose a bougé.

Dieu, la Beauté et le Grand Malentendu

Une salle d'atelier, quelques chaises disposées en cercle. D'un côté, Pierre, catholique convaincu, un regard dur mais brillant. De l'autre, Youssef, jeune musulman radical, posture fermée, mais attentif. Entre eux, Stéphane François, sourire en coin, une tasse de café à la main.

Pierre : Moi, je dis que la France doit retrouver ses racines chrétiennes. On a perdu Dieu, et c'est pour ça que tout part en vrille.

Youssef : La vraie vérité, c'est l'islam. Vous, les chrétiens, vous avez tout déformé.

Pierre : *(Piqué)* Ah ouais ? Et vous, vous n'avez jamais déformé quoi que ce soit peut-être ?

Tension. Stéphane François les regarde avec amusement, puis lève les mains.

Stéphane François : Stop, stop. Vous êtes en train de me faire un remake d'un débat télé mal foutu. On va se calmer et on va parler d'un truc bien plus intéressant : la beauté.

Silence. Ils le regardent, perplexes.

Youssef : ... La beauté ?

Stéphane François : Bah oui, vous parlez de Dieu comme d'une forteresse, d'une armure, d'un drapeau. Mais Dieu, au fond, c'est quoi ?

Pierre : C'est la vérité.

Youssef : C'est la lumière.

Stéphane François : Ok. Mais avant tout, c'est beau. Sinon, personne n'y croirait. On parle d'amour, de grandeur, d'unité... Tout ce qui est sublime. Mais vous, vous le transformez en guerre de territoires. C'est dommage, non ?

Pierre et Youssef échangent un regard. Ils ne sont pas d'accord, mais ils écoutent.

Pierre : Mais l'erreur, c'est d'avoir mis Dieu de côté.

Youssef : Exactement. Les gens vivent comme si rien n'avait de sens.

Stéphane François : Attendez... Vous avez déjà discuté avec un athée heureux ?

Pierre : Un athée heureux ?

Youssef : Impossible.

Stéphane François : Ah si, je vous assure. Il y en a plein. Des gens qui trouvent du sens ailleurs, dans l'art, la nature, les autres. Ils vivent avec la même intensité que vous, mais sans avoir besoin d'un Dieu qui surveille tout.

Silence. Ça cogite.

Pierre : Mais du coup, ils se basent sur quoi ?

Stéphane François : Sur la joie d'être vivant. Juste ça. Et ça devrait vous parler, non ? Parce que si Dieu est amour, alors il n'a pas besoin d'être une menace.

Youssef : Mais sans Dieu, comment tu fais la différence entre le bien et le mal ?

Stéphane François : Bonne question. Mais dites-moi... Vous croyez vraiment que si demain vous perdiez la foi, vous deviendriez des monstres ?

Pierre et Youssef se regardent. Hésitation.

Pierre : Non...

Youssef : *(Prudent)* Je pense pas.

Stéphane François : Bah voilà. Parce qu'avant d'être croyants, vous êtes humains. Et c'est ça, le vrai cadeau : on a déjà en nous la capacité de faire le bien. Dieu, s'il existe, il n'a pas besoin qu'on se tape dessus pour lui. Il doit se marrer, même, en voyant comment on a tout embrouillé.

Petit sourire chez Pierre. Youssef lève un sourcil, amusé malgré lui.

Youssef : *(Souffle)* T'es bizarre comme mec.

Pierre : Ouais... mais je crois qu'il a pas tort.

Ils ne sont pas devenus meilleurs amis. Pas encore. Mais il y a une brèche, une ouverture. Quelque chose de possible.

Le poids du futur

Un parc à Nice, un après-midi lumineux. Stéphane François est assis sur un banc, feuilletant un livre. Un jeune homme arrive, s'assoit à côté de lui, l'air un peu perdu, regardant les passants sans vraiment les voir. Il finit par soupirer profondément.

Le jeune homme : Tu sais... je ne sais même pas ce que je fais là. J'ai l'impression que ma vie, c'est un peu comme... un flou total.

Stéphane François : Ah, le flou. Très pratique pour éviter de se prendre des éclats de lumière. Mais peut-être qu'il est temps de le rendre un peu plus net, non ?

Le jeune homme : Ouais, mais comment ? Je sais même pas par où commencer... tout le monde attend que je fasse quelque chose, mais moi, je n'ai aucune idée de ce que je veux. Ce que je dois faire, ce que je dois devenir.

Stéphane François : Vous avez déjà réfléchi à ce que vous ne voulez pas faire ? C'est souvent un bon début.

Le jeune homme : Ouais, ça j'en ai des listes. Mais ça change rien, ça reste flou, même quand je sais ce que je veux pas.

Stéphane François : C'est intéressant, ça. Le « flou » a du pouvoir, si on sait l'appivoiser. Vous savez, toute cette histoire de « trouver sa voie », c'est un peu une invention de notre époque. Vous voulez que je vous raconte un secret ?

Le jeune homme : Un secret ?

Stéphane François : Oui, un secret. L'idée qu'on doit absolument « trouver » ce qu'on veut faire, cette notion de vocation, c'est relativement nouveau. Avant, les gens se contentaient de vivre. Pas de mission divine à accomplir, pas de projet de carrière ultra structuré. On se levait le matin, on faisait ce qu'on avait à faire, et la vie se dessinait au fur et à mesure.

Le jeune homme : Ça sonne comme un rêve. Aujourd'hui, si tu ne sais pas ce que tu veux faire, tu n'existes presque pas. Les gens te regardent comme si tu étais en retard sur le « plan de carrière ».

Stéphane François : Et si je vous disais que ce plan, en fait, est souvent un mirage ? Un beau schéma, tout droit sorti d'une infographie, qui ne dit rien de la réalité de ce qu'on vit tous les jours. Ce qui manque dans le « modèle », c'est une question simple : Pourquoi faire ?

Le jeune homme : Pourquoi faire ?

Stéphane François : Oui. Pourquoi travailler, pourquoi s'investir dans une tâche, un rôle, un projet ? Est-ce pour l'argent ? Pour la reconnaissance ? Pour « réussir » ? Et si ce n'était pas ça la vraie question ?

Le jeune homme : Alors, c'est quoi la vraie question ?

Stéphane François : La vraie question, c'est qu'est-ce que je crée ? Pas « quoi », mais comment vous engagez-vous dans un processus de création, d'action qui vous permette de vous relier au monde, aux autres, à vous-même ?

Le jeune homme : *(Perplexe)* Créer quoi ?

Stéphane François : Créer du sens. Créer des liens. Créer une existence qui vous ressemble. Et non pas celle qu'on vous impose. Aujourd'hui, on pense souvent que le travail c'est un moyen d'échanger des heures contre des ressources. Mais si on le voyait autrement ? Si travailler, ce n'était pas seulement produire des choses, mais aussi construire des expériences qui nous enrichissent humainement ?

Le jeune homme : Donc, au lieu de chercher à faire « quelque chose », il faudrait juste vivre et voir où ça nous mène ?

Stéphane François : Ce n'est pas exactement ça. Ce que je veux dire, c'est que le travail, plutôt que d'être une course à la performance, devrait devenir un espace d'exploration, de découverte. Vous avez le droit de ne pas savoir ce que vous voulez, mais vous avez tout intérêt à ne pas fuir ce flou. Acceptez-le. Regardez-le. Cherchez à comprendre ce qu'il vous dit.

Le jeune homme : *(Soupire, un sourire timide se dessine)* Vous me faites presque penser que c'est normal d'être un peu perdu.

Stéphane François : Oui, c'est même tout à fait normal. Vous ne serez jamais « prêt » à vivre ce qui arrive. Mais vous pouvez, à chaque étape, choisir de vivre ce que vous faites pleinement, plutôt que de chercher constamment une destination. La destination, c'est l'histoire que vous vous racontez à la fin, et pas avant.

Le jeune homme : *(Plus calme)* C'est un peu... réconfortant. Vous voulez dire que c'est pas grave de ne pas avoir tout prévu ?

Stéphane François : Exactement. Et même, c'est une chance. Parce qu'en ne prévoyant rien, vous ouvrez des portes là où les autres voient des murs. Vous avez un terrain de jeu immense à explorer. Un terrain sans carte.

Le jeune homme sourit, lentement, l'air un peu plus léger.

Le jeune homme : D'accord. Je vais essayer de vivre un peu plus le flou, alors. Plutôt que de vouloir absolument être « fixe ».

Stéphane François : Voilà. Vous êtes déjà en train de faire le premier pas. Et ça, c'est déjà une forme de travail.

Le travail prend sens dans les têtes, les faits suivront



Fable et poésies

Une Fable de Communication NonViolente

La girafe et le chacal : le chemin du poème initial

Dans une plaine aride où les arbres s'amenuisaient sous le poids des sécheresses répétées, une girafe au long cou contemplait l'horizon. Elle voyait au loin des silhouettes errantes, des clans divisés, des terres autrefois fertiles transformées en étendues poussiéreuses. Un jour, alors qu'elle avançait lentement, un chacal surgit d'un buisson.

- Où vas-tu, girafe ? demanda-t-il d'une voix méfiante.

- Je cherche le poème initial, répondit-elle.

Le chacal éclata d'un rire sec.

- Un poème ? Nous avons besoin de nourriture, d'abris, de sécurité ! Tu perds ton temps avec tes rêveries.

La girafe baissa la tête pour mieux voir le chacal.

- Justement, répondit-elle doucement. Si nous ne nous souvenons plus du poème initial, nous continuerons à errer, séparés, à lutter les uns contre les autres pour des miettes.

Le chacal plissa les yeux.

- Explique-moi alors, toi qui sembles si sage.

La girafe observa autour d'elle : des animaux se disputaient les dernières ressources, d'autres s'éloignaient, chacun préoccupé par sa propre survie.

- Regarde cette terre, dit-elle. Autrefois, elle nourrissait tout le monde. Mais nous avons oublié comment vivre ensemble. Nous avons oublié que nos destins sont liés.

- Et que proposes-tu ? demanda le chacal.

- D'abord, écouter, répondit-elle. Écouter la douleur des autres sans y répondre par la peur. Écouter la terre, l'eau, le vent. Comprendre que notre colère et nos disputes sont le fruit d'une séparation plus ancienne. Nous avons oublié que nous sommes liés.

Le chacal soupira.

- Belle idée, mais le monde est dur. Moi, si je ne prends pas ce que je peux, je mourrai.

La girafe hochait lentement la tête.

- Prendre, oui. Mais as-tu déjà goûté la joie de recevoir ? Quand nous reconstruisons ensemble, ce n'est plus un combat, c'est une danse.

Le chacal ne répondit pas tout de suite. Il observa la girafe qui, du haut de son cou, voyait plus loin que lui. Peut-être avait-elle raison ? Peut-être y avait-il un autre chemin que celui du chacun-pour-soi ?

Alors, pour la première fois, le chacal s'assit à côté de la girafe et l'écouta en silence.

Et au loin, sous le vent, les premières notes du poème initial recommençaient à vibrer.

Le Poème Initial

Nous avançons sur les ruines d'un monde en silence,
Les cendres des certitudes s'élèvent dans le vent.
Nos pas cherchent encore une terre de sens,
Un sol où planter un futur différent.

Nous avons bâti des murs, des tours, des frontières,
Dressé nos citadelles contre l'inconnu,
Mais la pierre s'effrite sous l'ombre légère
D'un rêve ancien que l'on avait perdu.

Ce rêve, c'était l'union, le poème initial,
Le fil invisible entre l'homme et le ciel,
La voix des forêts, le chant des étoiles,
Le souffle d'un monde tissé d'essentiel.

Il ne suffit plus de penser les brèches,
De recoudre les plaies d'un passé trop lourd,
Il faut repenser la trame et l'esquisse,
Réécrire l'histoire en d'autres contours.
Car l'amour, cet amour que l'on dit fragile,
Est l'architecte des mondes à venir.
Non plus mirage ni promesse futile,
Mais la force vive d'un avenir.

Un amour qui lie, qui tisse et qui veille,
Qui brise les chaînes de l'ombre et du temps,
Qui donne au présent la couleur des merveilles
Et redonne aux âmes l'élan des enfants.

Alors, relevons les pierres et les songes,
Que chaque parole soit un pont de lumière.
Construisons ensemble, recréons le monde,
Dans l'écho sacré d'une terre solidaire.

Des murs, des frontières

Un monde s'effrite
Sous nos pas
(Craquelures invisibles
sous le vernis des certitudes)

On dit reconstruire
Mais reconstruire quoi ?
Des murs
Des frontières
des mirages ?
NON.
Il faut
Reprendre la trame
à l'envers
Remonter le fil
Jusqu'au souffle premier
Là où l'homme
n'était pas une île
mais un écho
un lien
un feu

Il ne suffit pas de rafistoler les ruines
Il faut rêver plus vaste
plus haut
plus loin
Donner un corps à l'invisible
Une langue aux silences
Une peau au vertige

Et dans ce chaos
(fertile, brûlant)
Retrouver l'amour
pas celui qui enferme
pas celui qui réclame
Mais celui qui ouvre
qui tisse
qui danse
Alors, alors, peut-être, qui sait ?
Dans le tremblement d'un matin neuf
Quelque chose tiendra.

Le Livre de la Reconstruction

1. Et voici que la terre fut frappée,
Les cités s'écroulèrent,
Les rivières tarirent,
Et le vent ne portait plus que la cendre des empires déchus.
2. Car l'Humain avait oublié l'Alliance,
Il avait rompu le lien sacré,
Il s'était cru maître du temps et du monde,
Mais son règne fut bâti sur le sable,
Et le sable fut emporté par les eaux.
3. Alors une grande voix s'éleva parmi les ruines,
Et elle disait : « Réveillons-nous, enfants de la terre,
Car ce qui est tombé ne doit point être relevé,
Et ce qui fut construit sur l'oubli doit périr avec lui. »
4. Et il vint des hommes et des femmes,
Des veilleurs de l'aube et des porteurs de feu,
Et ils dirent : « Nous ne rebâtirons pas les murs du passé,
Nous ne marcherons plus sur les chemins anciens,
Mais nous ferons naître un monde nouveau,
Tissé de justice et de lumière. »
5. Et ils rassemblèrent la marge des errants et des oubliés,
Les brisés et les affligés,
Et sous leurs mains la terre refleurit,
Les sources jaillirent,
Et le chant des vivants s'éleva de nouveau.
6. Car ils n'édifièrent point des tours d'orgueil,
Ni des citadelles de pierre,
Mais ils bâtirent dans leurs cœurs un royaume invisible,
Un temple de chair et de parole,
Où chacun fut frère de l'autre,
Et où nul ne fut plus jamais étranger.
7. Alors le ciel s'ouvrit et le vent chanta,
Et la terre connut une aurore nouvelle,
Car ce qui avait été dispersé fut rassemblé,
Et ce qui avait été oublié fut enfin retrouvé.
8. Ainsi fut scellée la nouvelle Alliance,
Pas par le fer, Pas par le sang,
Mais par l'amour et la mémoire du premier matin.

La Reconstruction d'un Monde Détraqué

Les murs se fissurent, mais qui les observe ?
Les hommes, comme des ombres, s'efforcent de réparer l'impensable.
Des briques, des câbles, des câbles et encore des fils,
Connectant des rêves déçus à des réalités artificielles,
Mais qui sait encore ce qui est réel ?
Qui peut dire ce qui existe, et ce qui n'est qu'un hologramme
Dans une réalité empilée sur une autre, une copie
De cette même illusion que nous appelons « monde ».
L'homme se dresse, face à la dévastation,
Un être perdu dans l'entrelacs de ses propres souvenirs déformés.
Il croit reconstruire,
Mais la reconstruction, qu'est-elle,
Si ce n'est un algorithme dégénéré,
Un programme sans fin, un cycle infini de répétition,
Où chaque tentative de sens se fait avaler
Par l'écho d'un futur qui n'est jamais arrivé ?
Dans les recoins de son esprit, il cherche à recréer,
À reformer l'essence, à rendre de la cohérence
Là où le monde s'effondre dans une mare de dissonances.
Mais la vérité... la vérité n'est-elle pas un produit
De ces circuits interconnectés, une création synthétique,
Imposée par une volonté inconnue,
Par une réalité qui n'appartient à personne,
Mais qui contrôle tout ?
L'illusion de reconstruire,
C'est comme un programme défectueux qui se réinitialise à l'infini,
Sans jamais parvenir à changer quoi que ce soit.
Les hommes répètent les mêmes gestes,
Les mêmes erreurs,
Dans une boucle dont ils ne peuvent s'échapper,
Un monde en constante réécriture,
Un monde sans fin, sans origine, sans fin.
Chaque jour, un nouveau rêve, une nouvelle tentative,
Mais tout est déjà écrasé sous le poids de la simulation.
Le monde n'est-il pas une fiction parmi d'autres ?
Et si ce monde-là était aussi un simulacre,
Une version modifiée de quelque chose de bien plus grand ?
Les hommes ne reconstruisent rien.

Ils sont juste des pixels dans un cadre qui change sans cesse,
Des fragments d'une réalité mal connectée,
Perdus dans la multitude de versions possibles de l'existence.
Ils croient redonner vie,
Mais ne font que réactiver des instances du passé,
Ou des fragments d'un futur déjà échappé.
Ainsi, dans ce monde détraqué, la reconstruction
Est la plus belle des illusions.
Un rêve programmé, une fausse promesse d'avenir.
Car dans l'univers infini des possibles,
Le seul véritable choix est celui de choisir de ne rien reconstruire.
Et de s'effacer dans le néant des passés oubliés.

La Reconstruction de l'Invisible

Nous avons brisé le monde,
Pas dans un cri violent,
Non, mais dans un murmure incessant,
Un souffle léger, comme la brume du matin
Qui efface la terre sous son voile.
Nous avons détruit, oui,
Non pas en faisant sauter des ponts
Ou en hurlant dans les rues,
Mais dans le silence des heures vides,
Dans l'oubli des regards,
Dans l'érosion lente de l'attention.

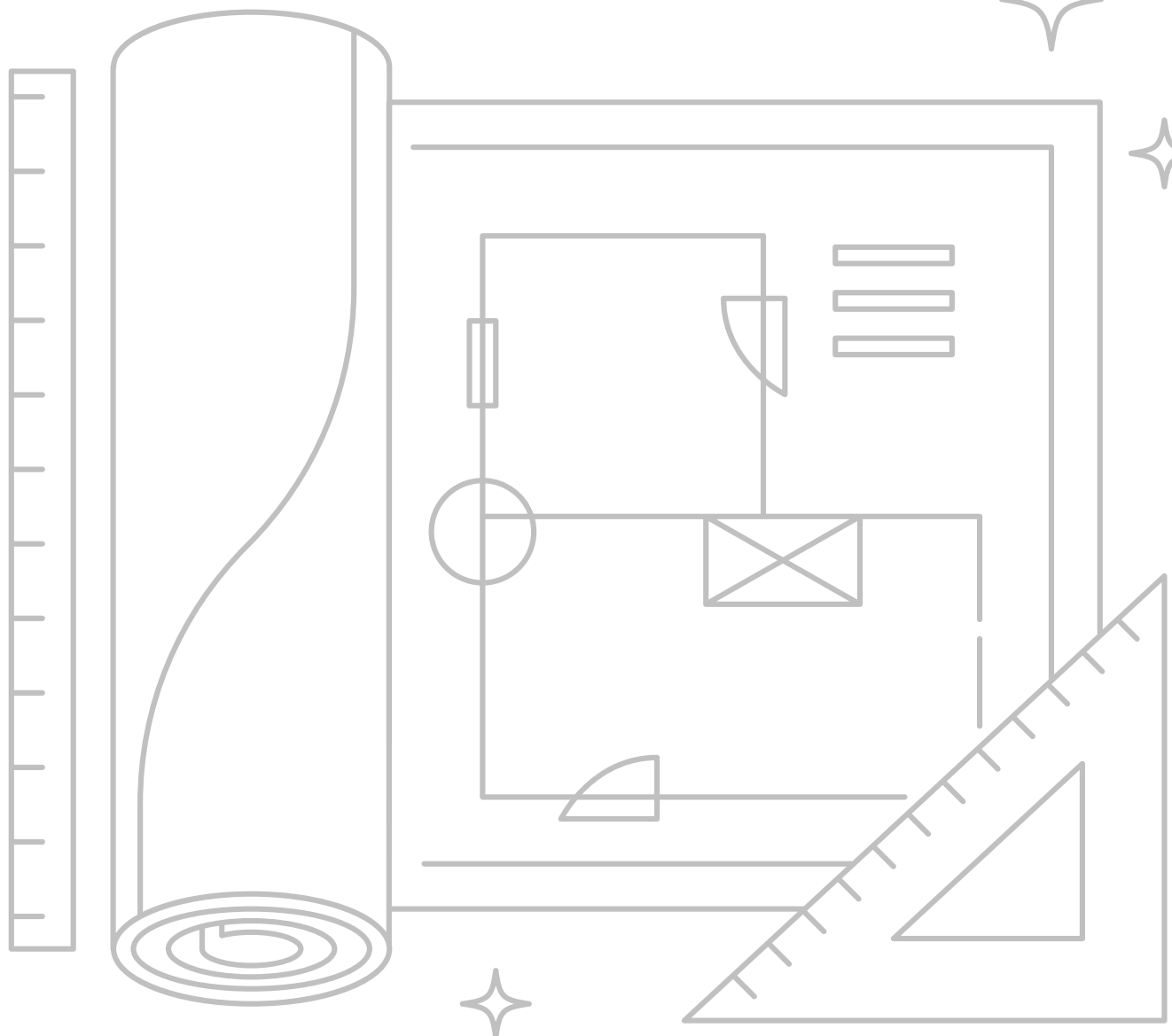
Le sol sous nos pieds s'effrite,
Mais qu'importe,
Nous continuons à marcher,
À reconstruire,
Sans savoir que les fondations mêmes
Sont déjà en poussière.
On parle de reconstruction,
Mais qui sait ce que c'est vraiment ?
Est-ce recoller des morceaux ?
Est-ce redonner forme à des ombres,
Ou bien donner du sens à ce qui n'en a jamais eu ?
Est-ce un retour aux anciennes illusions,
Ou un mouvement vers un ailleurs
Qu'on ne peut nommer ?

Certains disent que tout peut renaître,
Mais dans quel monde cette promesse a-t-elle jamais été vraie ?
On ne peut effacer les cicatrices de la terre,
On ne peut réparer un ciel déchiré,
Ou redonner au vent sa liberté,
Quand il ne souffle plus qu'au rythme de la peur.
Nous sommes là,
Dans un espace fragmenté,
Nous reconstruisons,
Non pas pour réparer,

Mais pour occuper le vide,
Pour camoufler l'invisible
Sous un drap de faux espoirs,
Sous des paroles creuses,
Sous des mains pleines de gestes inutiles.

Et pourtant, dans cette reconstruction,
Quelque chose de neuf se forme,
Non pas dans la matière,
Mais dans la lumière qui perce les fissures,
Dans le souffle fragile de ceux qui ne savent pas
Qu'ils reconstruisent,
Mais qui continuent à avancer
Dans l'obscurité de la non-savoir.
Alors, oui, nous reconstruisons.
Mais peut-être pas le monde que nous croyons,
Ni même celui que nous voudrions.
Nous reconstruisons peut-être l'ombre d'un monde,
Un monde qui ne s'éteindra jamais,
Parce qu'il n'a jamais existé,
Sinon dans nos illusions fragiles,
Et dans ce désir inexplicable de croire,
Qu'un jour, tout reviendra.

Reconstruire le Monde



Association NAGA

www.nagapanik.fr

06 08 26 74 77

naga.panik06@gmail.com

NAGA

Instagram, Thread,
Mastodon, Bluesky :
NAGAMEDIAS

Facebook, TikTok,
YouTube, X :
NAGAPANIK


**Reconstruire
Le Monde**